



Proteste

Revue trimestrielle d'information et de réflexion de la Fédération de l'Entraide Protestante



Dossier

L'AUTRE : UNE MENACE OU UNE PROMESSE ?

p. 9

**UNE APPLI
SALUTAIRE**
pour les personnes
sourdes

p. 4

**LA GRAINE
DE SEL**
Avoir confiance en un
Dieu absent

p. 8

EURODIACONIA
Trois jours pour
valoriser le travail
diaconal

p. 25

LE PORTRAIT
Pap Ndiaye

p. 28

Sommaire

Édito	2
C'est vite dit Un numéro pour les victimes de violence	3
Une activité physique adaptée pour les aînés <i>Florence Daussant-Perrard</i>	3
Ici et ailleurs Une appli salutaire pour les personnes sourdes <i>Thi My Gosselin</i>	4
Madagascar : EMA sort les enfants de la rue <i>Brigitte Martin</i>	5
Les échos du terrain Soins ophtalmo et lunettes gratuites pour les plus précaires <i>Olivier Walbaum</i>	6
L'aumônerie à domicile : un concept innovant <i>Brigitte Martin</i>	7
La graine de sel Avoir confiance en un Dieu absent : le veau d'or <i>Brice Deymié</i>	8
DOSSIER : L'autre : une menace ou une promesse ? Introduction <i>Frédéric de Coninck</i>	9
Quand l'autre devient-il une menace ? <i>Édith Tartar Goddet</i>	11
L'altérité selon Levinas <i>Brice Deymié</i>	12
L'autre, une figure évolutive <i>Catherine Wihtol de Wenden</i>	13
L'autre est un cadeau <i>Vincent Goulet</i>	14
Le grand renouvellement <i>François Héran</i>	15
Parlons migrations : construire un débat plus apaisé <i>Marion Cosperec</i>	16
Sortants de prison : la peine après la peine <i>Marine Tocco</i>	17
Quand les réseaux fracturent le débat <i>Axel Boursier</i>	18
3 questions à Sophie Cluzel <i>Anne-Lise Fontan</i>	19
Accueil du handicap, la France peut mieux faire <i>Didier Sicard</i>	20
Transformer la menace en promesse <i>Marc de Maistre</i>	21
Affronter la menace au risque de la tempête <i>Françoise Caron</i>	22
Objectif inclusion pour les EEUF <i>Paul Manguy</i>	23
La vie de la Fédé Prendre en compte la diversité religieuse <i>Élisabeth Walbaum</i>	24
Eurodiaconia, trois jours pour valoriser le travail diaconal <i>Brigitte Martin</i>	25
Leur parole nous éclaire Quand on se coupe, c'est rouge pour tout le monde <i>Mireille</i>	26
La page culture	27
Le portrait <i>Pap Ndiaye</i> <i>Brigitte Martin</i>	28



Édito

Il ne fait pas bon défendre aujourd'hui la diversité et l'altérité. Le temps est à la lutte contre le wokisme et à la surenchère populiste pour tenter de museler les dispositifs d'inclusion et de valorisation de la diversité. Pourquoi l'autre fait-il si peur ?

« *L'enfer, c'est les autres* », affirmait Sartre. L'autre, qu'il nous ressemble ou nous échappe, agit comme un miroir tendu à notre propre image. Il trouble notre narcissisme, remet en cause les certitudes que nous construisons à notre sujet. Son existence même dérange car elle souligne nos différences autant qu'elle révèle notre humanité partagée. Ethnie, culture, classe sociale... les lignes de fracture sont nombreuses mais elles ne sauraient occulter cette vérité première : chacun est unique et c'est en cela que nous sommes tous semblables.

« *Suis-je le gardien de mon frère ?* », interroge Caïn dès les premiers chapitres de la Bible. À cette question, la seule réponse qui vaille est oui. Oui, nous sommes responsables les uns des autres. Les inégalités de naissance ne peuvent trouver aucune justification dans le mérite. Nous héritons d'un monde inégal et cette dette, nous ne pouvons l'ignorer.

Quand les chrétiens demandent à Dieu de leur pardonner leurs offenses, ils l'implorent d'effacer leur dette. Mais qu'en est-il de la nôtre envers les autres ? Serons-nous des débiteurs impitoyables, sourds et implacables, ou des serviteurs capables de reconnaissance et de justice ? Car la dette peut engendrer la culpabilité, ferment de violence, ou devenir le point de départ d'un engagement solidaire.

Reconnaître cette dette est le premier pas vers la réconciliation. Le second, c'est le combat pour une justice vraie. L'autre, dans la rencontre, nous révèle à nous-mêmes. Il ne nous flatte pas toujours, mais il nous grandit. Il nous ouvre à une espérance féconde, à une vie où chacun a sa place.

C'est cette expérience que vivent tant de personnes, accueillies ou engagées dans nos institutions protestantes et dont nous rendons compte dans ce numéro. Puisse leur exemple nous inspirer et faire de nous, à notre tour, des témoins d'espérance.

Pierre-Olivier Dolino,
délégué général de la Fédération de l'Entraide Protestante

Revue trimestrielle d'information et de réflexion de la Fédération de l'Entraide Protestante
www.fep.asso.fr - 47, rue de Clichy 75009 Paris.
Tél. 01 48 74 50 11 - Fax 01 48 74 04 52.
ISSN : 1637-5971.
Directrice de la publication : Isabelle Richard.
Directeur de la rédaction : Pierre-Olivier Dolino.
Rédactrice en chef : Brigitte Martin.
Membres du comité de rédaction :
Micheline Bochet-Le Milon, Françoise Caron,
Florence Daussant-Perrard, Nadine Davous,
Brice Deymié, Taïeb Ferradji, Nathalie Leenhardt,
Marc de Maistre, Denis Malherbe, Didier Sicard,
Élisabeth Walbaum.
Relecture : Florence Collin.
Crédits photo : Laurence Godard, Istock, Cloé Oesch-EEUf, Éliane Wild.
Couverture : *Tombé du nid*, Evelyne Widmaier.
Maquette : Celka.
Imprimeur : Marnat. Prix au numéro : 9,50 €.

Je m'abonne à
Proteste



Un numéro pour les victimes de violences

La Fédération protestante de France a ouvert une ligne nationale d'écoute, où l'anonymat des appellants est préservé, pour lutter contre les violences dans le milieu protestant. Le dispositif a été créé en partenariat avec France Victimes ; cette fédération, financée notamment par le ministère de la Justice, regroupe cent trente associations d'aide aux victimes partout en France.

Au bout du fil, écoute bienveillante, information, orientation et accompagnement sont prodigués par des professionnels à toutes celles et ceux qui s'estiment victimes ou témoins de violences. Indépendants de la FPF, les écoutants garantissent un regard objectif et un soutien adapté.

La FPF encourage toutes les victimes, proches ou témoins de violences à se manifester en composant le numéro dédié afin que leur voix soit entendue et qu'ils soient accompagnés dans leur parcours.

Une étape supplémentaire pour la FPF qui, depuis 2023, s'est emparée de la question des violences dans le monde protestant. Après avoir adopté un référentiel de conduite pour le traitement des

¹ Voir la recension de l'ouvrage page 27.

Une activité physique adaptée pour les aînés

« *Chic, on a une séance aujourd'hui... On vient avec plaisir... Des choses impossibles deviennent possibles... C'est très important pour moi de ne pas manquer un cours, j'en ai besoin dans ma vie...* » Les résidents de l'Ehpad Le Châtelec à Meudon ne tarissent pas d'éloges sur leurs séances d'activité physique adaptée (APA). Et leur coach sportif, Faycel Bennider.

Deux fois par semaine, le prof, formé à la discipline, propose une séance d'une heure dans la salle polyvalente de l'établissement. L'objectif est de permettre aux résidents de conserver leur autonomie dans les gestes du quotidien, comme se lever d'un fauteuil ou manger seul. Ici on travaille le renforcement musculaire, là on fait des exercices destinés à prévenir les raideurs articulaires ou à éviter qu'elles ne s'aggravent.

Les exercices sont adaptés pour que chacun puisse participer en fonction de ses moyens. Une évaluation individuelle, réalisée une fois par trimestre, permet à chaque résident de faire le point. Une résidente souligne « *l'attitude attentive et bienveillante de Faycel parce qu'il y a des jours où l'on peut moins que d'autres* ».

L'APA génère des progrès physiques ou, à défaut, maintient l'équilibre, la souplesse et l'endurance. Les activités physiques en maison de retraite procurent

plaintes et formé les pasteurs et responsables d'Églises à la prévention des violences sexistes, sexuelles et spirituelles, la Fédération publie un ouvrage collectif à destination du grand public intitulé : « Comprendre et lutter contre les violences en protestantisme » aux Éditions Bibli'O¹. « *La FPF affirme ainsi sa volonté d'offrir aux victimes un cadre adéquat pour libérer leur parole*, explique le président Christian Krieger. *Avec l'ensemble de ces actions, elle souhaite sécuriser les lieux protestants pour les rendre toujours plus dignes de la confiance des personnes vulnérables et des familles.* »



une meilleure santé physique et mentale. Elles viennent de nombreuses problématiques liées à l'âge (arthrite, perte osseuse, fonte musculaire, maladies cardiovasculaires, fractures...) et favorisent l'insertion, la socialisation, la coopération, la mémoire mais aussi l'orientation dans l'espace et le temps. Au Châtelec, « *on travaille le corps et le cerveau, il faut développer la mémoire des gestes et la coordination des mouvements* », confirme une autre résidente.

Florence Daussant-Perrard



Séance d'activité physique adaptée à l'Ehpad Le Châtelec à Meudon, Fondation des Diaconesses de Reuilly.

Une appli salutaire pour les personnes sourdes

Thi My Gosselin est présidente fondatrice de l'association Signes et paroles, créée en 2013. Son but ? Accompagner les personnes sourdes et malentendantes.

C'est lors d'une fête familiale que j'ai remarqué Romain, vingt ans, assis tout seul. Visiblement, il s'ennuyait. Je lui ai demandé ce qui n'allait pas, il m'a regardé d'un air bizarre en fronçant les sourcils. Sa maman s'est approchée et m'a expliqué qu'il était sourd. J'étais très gênée, je ne savais pas quoi dire, alors j'ai fait comme tout le monde, je suis partie. Cette rencontre m'a fait réfléchir, je me suis demandé comment on peut communiquer avec les personnes sourdes, j'ai fait des recherches et constaté qu'il n'existe pas grand-chose. Dans les écoles bilingues, les professeurs pratiquent la langue des signes française (LSF) ou ont un interprète, mais il en existe très peu en France.

Une langue à part entière

La même année, j'ai suivi une sensibilisation à la LSF en formation continue qui m'a enthousiasmée. J'ai continué à me former. À la suite d'une reconversion professionnelle, je suis devenue professeur de LSF. Quatre cents interprètes diplômés officient en France pour environ six millions de personnes sourdes ou malentendantes. La LSF est une langue à part entière. La lecture labiale¹ ne permet de décrypter qu'un tiers des propos ; pendant la pandémie, j'ai fait fabriquer des masques transparents homologués par un atelier d'insertion.

La LSF a une histoire mouvementée. C'est l'abbé de L'Épée qui l'a officialisée au XVIII^e siècle alors que les sourds étaient considérés comme les idiots du village. Dans son école Saint-Jacques à Paris (aujourd'hui institut Saint-Jacques), tous les cours étaient donnés en langue des signes. L'école a eu un rayonnement international mais, en 1882, la langue des signes a été accusée d'isoler les sourds et interdite au profit de l'oralisme². Il faudra attendre 1980 et l'épidémie de sida pour qu'on la réabilite – la population sourde est plus atteinte et pour cause, elle n'a pas été informée des modes de contamination ! – et la pandémie de covid pour que les allocutions télévisées soient traduites en LSF.

¹ La lecture labiale (parfois appelée lecture sur les lèvres) est la capacité à comprendre un discours en observant attentivement le mouvement des lèvres et de la langue d'une personne.

² L'oralisme est une méthode d'enseignement qui vise à apprendre aux personnes sourdes à s'exprimer à l'oral.

³ Crédit Agricole, MMA, AG2R La Mondiale.

⁴ Signes et paroles compte six bénévoles actifs et une trentaine de membres.

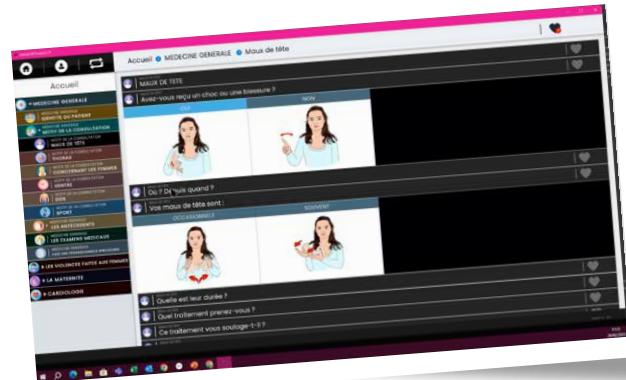
Faciliter l'accès aux soins

Notre association intervient notamment dans le domaine médical. Il m'est arrivé de servir d'interprète à l'hôpital, où les personnes sourdes sont très pénalisées. Nous avons conçu huit guides en LSF à l'adresse des médecins, gynécologues, pédiatres, kinésithérapeutes... pour faciliter l'accès aux soins des patients sourds. Le professionnel n'a pas besoin de connaître la LSF, ses questions sont traduites en images, un peu comme dans un dictionnaire. Toutes les maternités de France sont équipées de notre guide Maternité.

Depuis six ans, et avec le soutien du Rotary Club, nous développons une application. La première version a été téléchargée 37 000 fois, dans le monde entier. Si le soignant a une question ou une directive à donner, il lui suffit de cliquer et un interprète traduit à l'écran. Nous avons très vite créé une deuxième version de l'application grâce à des subventions américaines, allemandes, et le soutien de plusieurs fondations françaises³. Elle est sortie fin février. Maintenant, il faut des fonds pour la faire vivre.

Les sourds font tout ce qu'ils peuvent pour s'adapter à nous, et je crois qu'il nous appartient de nous adapter à eux en apprenant la LSF pour entrer en contact. Notre petite équipe⁴ travaille à faire de la surdité une identité positive. On peut être fier d'être sourd !

Propos recueillis par Brigitte Martin



L'application Signes et paroles facilite la consultation entre un patient sourd et son soignant. Elle préserve l'intimité et le secret médical.

Pour en savoir plus sur l'association
Signes et paroles à Meaux (77)



Madagascar : EMA sort les enfants de la rue

Depuis sa création en 1992, l'ONG EMA¹ a sorti des centaines d'enfants de la rue à Antananarivo. Scolarisés, nourris, soignés, la plupart obtiennent un diplôme et une formation qualifiante et sont en mesure de subvenir à leurs besoins dans un des pays les plus pauvres du monde.

« *Ils étaient une vingtaine d'enfants il y a trente ans, ils sont six cents cette année.* » C'est avec ces mots que nous accueillent Michael Laillier, directeur du centre Fitahiana² d'EMA, et son épouse Noémie. Dans l'école élémentaire d'Antananarivo, deux cent quatre-vingt-dix-sept enfants sont répartis dans dix classes ; trois cents autres, collégiens, lycéens, étudiants et apprentis sont soutenus par l'ONG pour les frais de scolarité, les fournitures scolaires, les soins médicaux et les déjeuners quotidiens.

Une école, un dispensaire et une cantine

À Fitahiana, un centre de soins et un cabinet dentaire, ouverts aussi aux habitants défavorisés des quartiers environnants, permettent de surveiller la santé des élèves. Des consultations en ophtalmologie sont proposées grâce au matériel donné par l'hôpital des Quinze-Vingts de Paris.

Il est huit heures et les écoliers s'apprêtent à entrer en classe. Deux par deux, ils s'arrêtent devant nous et nous saluent. Quarante-quatre personnes travaillent à plein temps sur le site : docteur, aide-soignante, dentiste, assistante dentaire, instituteurs, personnels d'entretien et de cuisine, assistantes sociales – elles sont deux qui repèrent les familles les plus démunies.

La plupart des enfants pratiquent la mendicité. Certains ont un bébé dans les bras, qu'ils louent à la journée pour apitoyer les touristes. À Madagascar, tout le monde travaille. Les enfants aussi. Le plus souvent, les pères tirent des charrettes et les mères font la lessive des familles riches, pour des salaires de misère et pendant toute leur vie. Point de système de retraite ici.



Près de trois cents élèves sont accueillis à l'école élémentaire du centre Fitahiana.

Un accueil des plus pauvres

Les enfants arrivent au centre à six ans. Près de cinq cents demandes sont faites chaque année, cinquante dossiers sont retenus. « *Notre cœur de mission est de travailler avec les plus pauvres, des familles qui ne peuvent absolument pas scolariser leur enfant, qui n'ont rien à la maison* », indique Noémie Lallier. La plupart du temps, les parents sont analphabètes. Les enfants n'ont pas été stimulés. L'école est obligatoire mais les familles ne peuvent pas payer les frais d'écolage. Pas plus qu'elles ne peuvent se faire soigner.

Dans la jolie petite classe de CP, trente jeunes écoliers se lèvent : « *Bonjour Madame.* » L'institutrice m'assure qu'ils sont très sages. Un peu plus loin, la bibliothèque accueille des « grands » pour une aide aux devoirs. La conseillère d'orientation reçoit les notes de chacun. « *Ils sont entre quarante et soixante-dix par classe à partir du collège, le professeur ne peut pas tous les aider,* explique le couple directeur. *Tout le monde travaille à la réussite des enfants, la plupart sortent avec un diplôme, trouvent du travail et peuvent subvenir à leurs besoins et ceux de leur famille.* »

Dans la cuisine, de délicieux fumets s'échappent des grosses marmites ; un jeune lycéen qui n'a pas cours est venu donner un coup de main. Dans moins d'une heure, six cents enfants goûteront le *vary sosoa*³ sous le regard bienveillant de leurs parrains dont les photos sont épinglees aux murs. Les parrainages couvrent la plus grande partie du budget de fonctionnement du centre Fitahiana, « *mais c'est le soutien dans la prière qui compte le plus, l'accompagnement spirituel de l'enfant est essentiel* », confient Michael et Noémie Laillier.

Brigitte Martin

¹ L'ONG EMA (Europe Madagascar Afrique), créée par le pasteur François Forschlé, contribue à la lutte contre la pauvreté, l'illettrisme, la faim et la maladie. Elle fonctionne exclusivement au moyen de dons provenant surtout d'Europe.

² Fitahiana signifie « bénédiction » en malgache.

³ Le *vary sosoa* est un plat traditionnel malgache à base de riz, d'une texture proche de celle du risotto.

Pour en savoir plus
sur l'ONG EMA



Les échos du terrain

Soins ophtalmo et lunettes gratuites pour les plus précaires

L'Entraide de l'Église protestante unie de Lille, bras social de la paroisse, est toujours à l'affût de soutiens innovants pour les sans-abri.

Lorsque la fondation OneSight¹ a proposé à l'Entraide et aux Restos du cœur (qui utilisent les locaux de l'Église) un dépistage gratuit des troubles visuels pour les personnes en situation de précarité, elle a suscité l'enthousiasme. Pour trouver les quatre-vingts volontaires requis, l'Entraide a sollicité une douzaine d'associations humanitaires du quartier. Ensemble, elles ont invité les sans-abri, sans-droits, réfugiés et personnes avec AME² sans complémentaire.

Pendant deux jours, six professionnels ont installé leur unité d'ophtalmologie mobile et quatre ateliers de dépistage-appareillage dans les locaux de l'Entraide, rejoints par l'association Audio pour tous qui proposait quant à elle un dépistage des déficits auditifs. Ont ainsi été accueillies cent soixante-dix-neuf personnes : cent cinquante et une, dont douze enfants, ont été équipées de lunettes ; quatre relevant de la chirurgie ont été orientées vers le CHU. La moitié des personnes

appareillées sont reparties avec des lunettes à leur vue, les autres (présentant un défaut visuel plus complexe) les ont reçues deux semaines plus tard des mains des bénévoles. Une paire de lunettes de soleil a été offerte aux personnes sans troubles visuels.

Les bénévoles ont proposé café et biscuits, et assuré la fluidité des consultations. Les associations se sont déclarées très satisfaites de ce rapprochement bienvenu. Et plus encore de constater la joie des personnes appareillées. « *J'ai l'impression d'être ressuscité. J'ai une vie nouvelle devant moi !* » s'est exclamé Patrick.

Olivier Walbaum



¹ OneSight EssilorLuxottica Foundation est un fonds de dotation qui a pour mission d'apporter des soins en matière de santé visuelle aux personnes en situation de précarité dans le monde entier.

² Aide médicale de l'État.

Proteste participe au débat sur l'exclusion, la précarité, les injustices ; notre revue a besoin de déployer son lectorat et sa diffusion...

**Vous souhaitez soutenir notre publication ?
Profiter de ressources abondantes ? Réfléchir avec nous ?
Abonnez-vous !**

Nom-prénom :

Adresse :

Téléphone :

E-mail :

À envoyer, avec votre chèque à l'ordre de la FEP, à :

FEP Grand Est, Proteste, 6, rue Sainte-Élisabeth, BP 20012, 67085 Strasbourg

Nouveau
Abonnement annuel
individuel, tarif unique :
10 €
pour 4 numéros

L'aumônerie à domicile : un concept innovant

Julien Petit, pasteur en paroisse puis aumônier universitaire, est aujourd'hui aumônier à domicile. Il apporte un soutien spirituel aux personnes accompagnées par l'Association de soins et d'aide à domicile (Asad) à Colmar, dont Guy Zolger est président et Olivia Andriamasindray directrice.

Pourquoi avoir créé ce poste ?

Guy Zolger : On y réfléchissait depuis longtemps. Je présidais la commission de l'aumônerie des établissements sociaux et médico-sociaux et faisais partie du conseil d'accompagnement des aumôniers de l'hôpital civil de Colmar. Je percevais l'importance du travail d'aumônerie mais aussi sa profonde mutation. Les soins se font de plus en plus en ambulatoire, les séjours à l'hôpital sont plus courts et l'accompagnement à domicile plus long. On a voulu tenter une expérience d'aumônerie à domicile, sans savoir très bien si elle répondait à un besoin. La commission d'aumônerie de l'Uepal, dont le pasteur Pascal Hubscher est responsable, a accepté de créer le poste. L'Asad accompagne entre 1 300 et 1 600 personnes par an. Il n'y a pas que des besoins de soins physiques, la prise en charge doit être globale, d'autant plus quand elle intéresse la dernière étape de la vie.

Quels sont vos premiers constats ?

Julien Petit : Le plus souvent, ce sont les équipes qui me signalent qu'une personne désire me voir. Si la communication par téléphone est possible, j'appelle pour discuter un peu et convenir d'un rendez-vous. Ce premier contact avec la personne est important avant d'entrer à son domicile. Quelquefois, la demande émane des familles et il n'est pas rare que je voie aussi les aidants.

Concrètement, ça se passe comment ?

JP : La visite dépend de la personne, de son état de santé, de ses attentes. C'est au cas par cas. Quelquefois, il n'y a pas de requête formulée. D'autres fois, les demandes sont très précises : des personnes veulent lire la Bible, d'autres posent des questions existentielles sur leur parcours ou m'interrogent sur le pardon, la guérison intérieure, l'après la mort. Au soir de la vie, on éprouve souvent le besoin de se retourner. Le crépuscule



L'accompagnement spirituel à domicile assuré par Julien Petit est une véritable plus-value pour les bénéficiaires de l'Asad.

est proche et on se demande ce qu'il adviendra de la nuit. Les équipes sont déjà en prise avec ces questions-là. Moi, je peux aller plus loin, je prends le temps pour ça.

Il y a la prière aussi ?

JP : Oui, la prière fait partie de ce que je peux apporter. Je m'assure toujours que la personne est d'accord. Les façons de prier peuvent être très différentes. Je m'adapte. De nombreuses personnes sont catholiques et il arrive que je les aide à reprendre contact avec une paroisse. D'autres sont fâchées avec l'Église : les relations personnelles prennent le relais quand il y a rupture avec les institutions.

Après six mois d'exercice, quel bilan dressez-vous ?

JP : Je vois vraiment une pertinence à rejoindre les gens chez eux. Je me sens légitime par rapport aux questions qui sont abordées. Je suis également en contact avec les familles après un décès. C'est précieux parce qu'alors le lien est brutalement coupé avec les équipes, et c'est souvent difficile pour elles. Quand le soin dure des années, on s'attache. Mes collègues psychologues interviennent aussi.

GZ : Depuis que l'Asad propose cet accompagnement spirituel à domicile, on a des retours très positifs. Il est une réelle plus-value pour les bénéficiaires et les aidants, mais aussi pour les équipes. Il répond à un besoin, contribue au bien-être des personnes et a vraiment sa place. Tout le monde le dit, il fait la différence. Le domicile, en aumônerie, est un champ qu'il faut investir.

Propos recueillis par Brigitte Martin

Avoir confiance en un Dieu absent : le veau d'or

Nous sommes tous un peu comme le disciple Thomas qui demande à toucher les plaies du Christ pour s'assurer de sa résurrection. Avant de croire, nous voulons avoir quelques certitudes, nous ne nous engageons pas envers un dieu qui n'offre aucune garantie.

Le peuple d'Israël, quand il sort de son esclavage en Égypte, à la suite de Moïse, dans le désert du Sinaï en direction de la terre promise, a besoin d'assurances. Moïse est chargé par Dieu de le conduire et, avant de s'engager dans ce périple, il lui demande quel est son nom afin d'en informer – et de rassurer – ceux qu'il s'apprête à conduire dans le désert. Dieu lui répond : « *Je suis qui je serai [...]. Tu parleras ainsi aux fils d'Israël : JE SUIS m'a envoyé vers vous*¹. »

Le peuple veut un dieu qu'il peut voir

Moïse doit se contenter de cet étrange patronyme pour persuader le peuple de le suivre. L'aventure au désert commence et, rapidement, plus personne n'est convaincu d'arriver un jour dans cette terre où, paraît-il, « *coulent le lait et le miel*² ». Dès le départ, le doute s'installe : « *Dans le désert toute la communauté des fils d'Israël murmura contre Moïse et Aaron. Les fils d'Israël leur dirent : Ah ! si nous étions morts de la main du Seigneur au pays d'Égypte, quand nous étions assis près du chaudron de viande, quand nous mangions du pain à satiété ! Vous nous avez fait sortir dans ce désert pour laisser mourir de faim toute cette assemblée*³ ! »

L'incertitude angoissante atteint son paroxysme le jour où Moïse s'absente pour recevoir les Tables de la Loi de la main de Dieu et laisse le peuple sous la responsabilité d'Aaron, son frère. Cette absence prolongée de Moïse fait penser à cette foule du désert qu'il l'a abandonnée. Elle manifeste, la manifestation dégénère en émeute et l'émeute en chaos. Aaron se voit sommer de fabriquer une effigie de Dieu, sommation à laquelle il juge ne pas devoir s'opposer, non sans débat de conscience. Il demande au peuple de lui apporter l'or et les bijoux dont il dispose et fabrique une statue de veau. Les

Israélites déclarent, devant cette sculpture : « *Voici tes dieux, Israël, ceux qui t'ont fait monter du pays d'Égypte*⁴ ! »

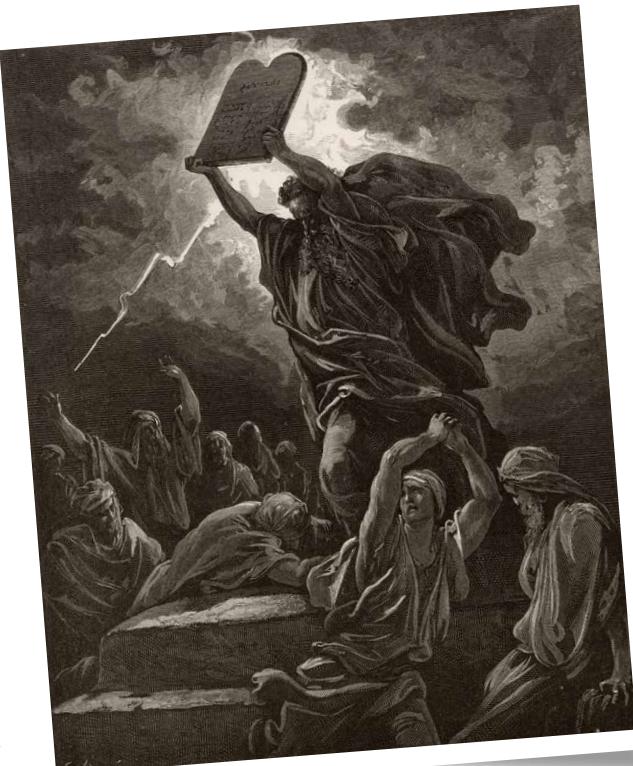
Un autre regard sur Dieu et sur l'autre

La fabrication du veau d'or répond à ce désir d'avoir un dieu à sa portée et d'expérimenter sa proximité rassurante, de recevoir de l'idole créée la sécurité du lendemain. Le Dieu qui se révèle au même moment à Moïse est absolument autre, celui que l'on ne peut pas voir, à peine entendre, et qui veut se donner à lire. Dieu est absent mais comble cette absence, non par l'artifice d'une statue, mais par un texte. Moïse apporte les Tables de la Loi et, devant le spectacle affligeant du peuple prosterné devant une image de veau, il les fracasse et réduit le veau en poussière qu'il jette à la surface de l'eau pour la faire boire à ceux qui veulent voir leur dieu marcher devant eux.

L'épisode du veau d'or est une parabole de la liberté du croyant. Que ce soit par l'évocation de son nom ou le don de la Loi, la Bible nous signifie que Dieu n'existe pas comme nous souhaiterions qu'il existe ; il n'est pas un homme en mieux, il est l'altérité absolue.

Le veau d'or est finalement l'expression imagée et dramatique qui devrait inciter les croyants à ne plus penser Dieu comme un simple mode d'être. La lecture du Livre, symbolisé ici par les Tables de la Loi, nous invite à poser un autre regard sur Dieu et sur l'autre qui surpassé largement l'immobilité d'une statue.

Brice Deymié



¹ Exode 3.14.

² Deutéronome 27.3.

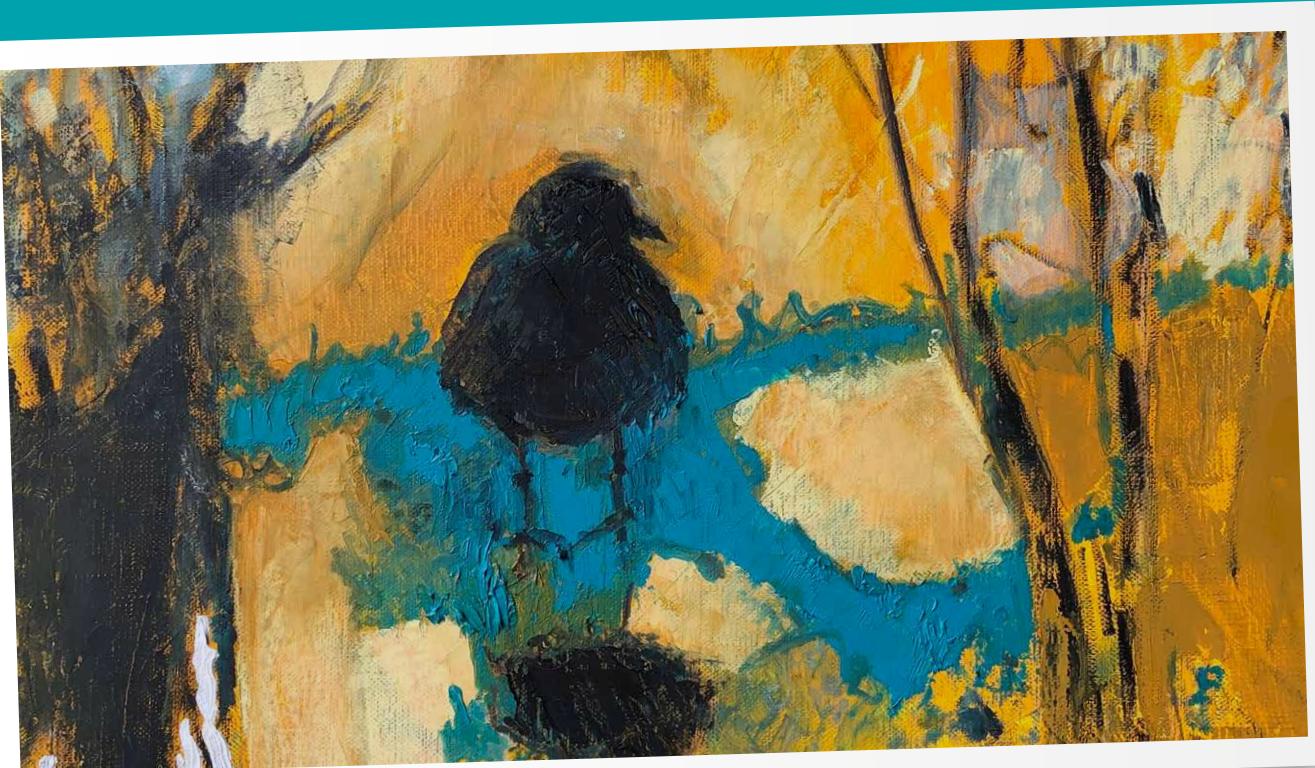
³ Exode 16.2-3.

⁴ Exode 32.4.

Moïse brise les tables de la Loi, lithographie de Gustave Doré, 1891. >

Dossier

L'AUTRE : UNE MENACE OU UNE PROMESSE ?



L'autre, ce grand défi !

Je me souviens d'avoir écrit, il y a trente ans de cela, dans mon mémoire d'habilitation en sociologie, cette phrase qui était (oui !) d'actualité, à l'époque : « *La modernité est désormais condamnée à l'altérité, pour le meilleur et pour le pire*¹. » Bizarrement, seul le mot de modernité semble, aujourd'hui, un peu désuet ! Qui ose encore en parler ? Mais, pour le reste, le thème de la « société éclatée », sur lequel j'avais longuement disserté, était déjà au centre des réflexions.

Le grand tournant libéral des années 1980 était passé par là, avec la fameuse déclaration de Margaret Thatcher² : « *La société est quelque chose qui n'existe pas ! Il n'y a que des individus, hommes ou femmes, et des familles. Et le gouvernement ne peut rien faire sans passer par les gens, et les gens, pour leur part, pensent avant tout à eux-mêmes.* » Cette profession de foi individualiste et libérale, de la très méthodiste

Margaret Thatcher, donne le ton de tout ce à quoi le protestantisme a pu servir d'alibi par la suite.

Dans un tel cadre de pensée, l'autre n'existe pas. À tout le moins, il est inutile de s'en préoccuper. Il vit sa vie et, tant qu'il ne me gêne pas, je peux l'ignorer.

Mais il semblerait que l'autre gêne ! À l'époque, les allergies à l'égard des populations étrangères étaient déjà présentes. Elles n'ont fait que croître et se développer depuis. De plus en plus « d'autres » perturbent apparemment bien des personnes qui souhaiteraient pouvoir les ignorer.

L'effritement du poids des collectifs

Des raisons structurelles justifient ces évolutions. Si l'on regarde des photos de la vie quotidienne d'il y a cinquante ans à peine, on est frappé au premier coup d'œil par l'importance et la taille

¹ Une version remaniée de ce mémoire a été publiée par la suite : Frédéric de Coninck, *Travail intégré, société éclatée*, Paris, PUF, 1995.

² Script d'une interview donnée en 1987.

des groupes qui sont rassemblés à tout propos. Les ouvriers qui sortent des usines font bloc, même s'ils ont une vie dure. Les rues, en dehors même des artères commerçantes, sont peuplées. Les moments festifs remplissent l'espace. Bref, il existe toute une vie collective, avec ses défauts et ses tensions, mais qui a du sens et s'exprime concrètement au jour le jour.

Depuis, les échanges à distance se sont multipliés (le téléphone est devenu moins cher, Internet et le téléphone portable se sont répandus puis ont fusionné). La taille des collectifs de travail n'a cessé de décroître. Et il est de plus en plus facile de vivre, matériellement, sans interagir avec les autres. Les groupes sociaux ont, certes, toujours été clos sur eux-mêmes. Mais la multiplication des moyens de communication n'a nullement facilité la communication entre des personnes d'horizons différents. Au contraire, elle a rendu possible de passer plus de temps avec ceux qui nous ressemblent.

Le rapport à l'autre, moins indispensable, mais toujours salutaire

On peut donc se passer des face-à-face avec un grand nombre de personnes. Même les achats peuvent se faire à distance. Dans les entreprises, et même les services publics, les décisions les plus contraignantes et les plus douloureuses viennent d'officines lointaines qui n'ont pas de visage.

Mais tout cela nous fragilise collectivement et individuellement. Avant même l'épidémie de covid, on avait remarqué que, depuis 2010, les épisodes anxieux et dépressifs avaient brutalement augmenté (multipliés par 2 pour les hommes et par 1,5 pour les femmes).

En fait, l'autre, absent ou lointain, se pare de toutes les caractéristiques de l'être bizarre, incompréhensible et menaçant. L'autre, présent et proche, nous énerve et nous fatigue sans doute, à l'occasion, mais il nous stimule également. Il nous soutient quand nous perdons courage. Il nous enrichit. Au risque de faire de la psychologie sociale un peu grossière, j'ai observé que les personnes qui acceptent de s'impliquer dans des réseaux de relations de proximité vont d'autant mieux que ces réseaux sont divers et qu'ils les sollicitent de manière profonde.

J'ai du mal à comprendre de plus en plus de personnes et de groupes

Il n'en reste pas moins que nous continuons à nous éloigner les uns des autres et que, moi-même, qui avais fait mon métier de l'exigence de comprendre les autres, de restituer leurs ressorts d'action, le

sens de leur pratique, je dois constater que j'ai du mal à saisir l'attitude d'un nombre croissant de personnes.

J'ai entendu, à l'occasion, des conversations ordinaires truffées d'injures entre usagers à l'arrêt de bus, sans comprendre leur sens à vrai dire, ni m'expliquer comment ils parvenaient à s'entendre les uns les autres (sans que les discussions dégénèrent en rixe non plus). Mais c'est le genre de discours que l'on trouve fréquemment sur les réseaux dits « sociaux ».

J'ai discuté aussi avec des personnes ancrées dans des théories parallèles (pas forcément complotistes). Les échanges d'idées demeuraient courtois mais ressemblaient à un dialogue de sourds.

Ce n'est même pas un socle de croyances partagées qui fait défaut. Il n'y a plus d'entente sur ce qui pourrait constituer une preuve, un indice, un élément matériel qui ferait avancer le débat. Tout devient affaire d'affirmations gratuites.

Il est très difficile de ne pas perdre pied face à ces élaborations qui sont pourtant monnaie courante dans beaucoup de milieux et ont tendance à se répandre, peu ou prou, dans toutes les sphères.

On a l'impression que l'autre est devenu tellement différent qu'on a du mal à trouver un moyen de le rejoindre. Au-delà du conflit, c'est l'ignorance mutuelle qui s'installe.

Le Bon Samaritain nous indique la voie

Face à une telle perplexité, la parabole du Bon Samaritain m'ouvre une voie très pertinente. On peut, en effet, s'interroger longuement pour savoir qui est proche de moi, jusqu'à quel point il est proche, en quoi je dois être solidaire avec lui. Ou bien ruminer longtemps les menaces, réelles ou imaginaires, que les autres font peser sur nous.

Mais la parabole met en scène un autre qui s'approche de moi et fait preuve de bienveillance malgré nos différences. Et lorsque je me remémore quelques-uns des « autres » qui m'ont secouru quand j'étais en difficulté, blessé sur le bord de la route, victime de la violence du monde, je change radicalement de point de vue. Oui, ils sont nombreux et divers ceux qui m'ont tendu la main au bon moment. Ils étaient autres, mais ils se sont rendus proches, ne serait-ce que quelques instants.

Frédéric de Coninck, sociologue



Quand l'autre devient-il une menace ?

L'autre existe-t-il encore comme « autre » aujourd'hui, c'est-à-dire comme un humain à la fois semblable à soi et différent de soi ?

En Occident, des mutations psychosociétales transforment l'humain en profondeur dès l'enfance. Ces évolutions, qui affectent ses manières de raisonner et de se penser soi-même, troublent les représentations mentales qu'il se construit à propos de l'autre.

L'individualisme règne

Comment donner de la consistance à autrui quand nous sommes conviés à nous centrer sur notre seule individualité, à construire notre identité par nous-mêmes, à renier toute appartenance sociale collective non choisie, à nous montrer en permanence sur les réseaux pour exister. Si j'existe lorsque je suis vu, cela signifie que l'autre existe pour moi au minimum lorsqu'il me regarde. Alors, existe-t-il vraiment ?

L'Occidental se suffit à lui-même parce qu'il se satisfait pleinement des rencontres virtuelles exaltantes qu'il vit par le biais des objets technologiques. D'ailleurs, ne passons-nous pas plus de temps à communiquer au moyen de notre téléphone portable qu'avec un autre en chair et en os placé devant nous ? Communiquer avec l'intelligence artificielle, n'est-ce pas une expérience des plus excitantes, comme si l'IA était un autre ?

Le monde de la consommation dans lequel nous baignons nous a aussi façonnés bien au-delà de ce que nous croyons. Nous vivons dans un univers imaginaire orienté vers le principe de plaisir (issu

de l'inconscient primordial que Sigmund Freud nommait le « ça », impersonnel et sauvage) régi par trois règles principales : la recherche de la satisfaction immédiate des désirs ; l'équivalence de tous les désirs ; la négation de l'existence de l'autre.

La rencontre est compromise

Dans ce contexte, comment nous représentons-nous ou vivons-nous la rencontre avec l'autre ? Par exemple, quand cet autre ne nous ressemble pas ou n'est pas d'accord avec nous ?

Les mutations psychosociétales, les attitudes de consommateur ne nous aident pas à accueillir paisiblement et avec intérêt la différence et les divergences de points de vue quand elles demandent de trop gros efforts d'adaptation. L'humain, centré sur sa personne et à la recherche désespérée de son confort mental et matériel, se sent fragilisé par le malaise que l'autre produit en lui et ressent de la peur à son égard. Cette peur peut faire naître un sentiment d'insécurité ou des émotions de colère. Il peut se sentir déstabilisé par des paroles ou des conduites très éloignées des siennes, voire en danger s'il a l'obligation de composer avec cet autre qu'il ne comprend pas.

De plus, il n'est pas toujours équipé sur le plan psychique pour accepter la différence parce qu'il ne se reconnaît pas « ambivalent », c'est-à-dire habité par la lumière et l'ombre. Cet humain-là ne voit que la partie visible, belle et bonne, de lui-même et refuse de percevoir ses peurs, rancœurs, pensées agressives, etc. Cette démarche mentale lui épargne l'inconfort du conflit qui produit tensions et hésitations à l'intérieur de soi. Alors que fait-il de sa part d'ombre, pourtant bien présente en lui mais qu'il ne veut pas voir ? Il projette sur autrui tout ce qu'il ne supporte pas en lui-même ; et, plus autrui est différent de lui, plus cette projection est facile à opérer sans aucun sentiment de culpabilité.

Pour sortir de cette spirale mortifère, il est utile de se faire accompagner. Encore faut-il désirer donner de la valeur et de la consistance à l'autre.

Édith Tartar Goddet, psychosociologue¹

¹ Édith Tartar Goddet est notamment l'autrice de : *Devenir parent, un art qui s'apprend*, Montbéliard, Éditions Mennonites, 2024 ; *Quand la toute-puissance humaine s'invite dans l'Église*, Lyon, Olivétan, 2020.

L'altérité selon Levinas

Certains disent d'Emmanuel Levinas qu'il est le « pape » de l'altérité, propos quelque peu provocateur pour ce philosophe juif né en Lituanie en 1906, et mort en France en 1995.

Emmanuel Levinas a connu les persécutions antisémites, l'exil en Ukraine lors de la Première Guerre mondiale, l'émigration à Strasbourg puis à Paris, l'enfermement et la déshumanisation dans les camps de prisonniers lors de la Seconde Guerre mondiale. C'est le philosophe par excellence de la précarité humaine. Sa recherche du fondement de l'éthique alimente son œuvre.

Une philosophie originale

Emmanuel Levinas considère que la question de l'identité, qui occupe beaucoup la philosophie traditionnelle, est presque futile et à tout le moins secondaire. Il accuse la philosophie occidentale de privilégier l'être à l'éthique ; l'identité n'est qu'une étape conduisant à la primauté de l'éthique, il faut la dépasser.

Pour Levinas, l'identité ne se définit pas par l'essence mais par la manière dont le sujet répond à autrui. Nos sociétés contemporaines placent l'intériorité sur un piédestal en valorisant à outrance la question : « Qui es-tu ? » Or, pour le philosophe, l'identité ne se constitue pas dans une conscience réflexive, mais nous nous réalisons à partir de notre relation à l'autre.

La priorité du « pour l'autre » ne consiste pas à faire cohabiter un altruisme et un égoïsme naturel. Il ne s'agit pas de prêcher la bonté comme toute bonne éducation la prêche.

Dans la philosophie de Levinas, la relation à autrui est le commencement même de l'humain et d'une responsabilité infinie. Dans la philosophie classique, l'existence se définit par un simple « être au monde » ; Levinas propose de la définir par un « être avec », un « être pour l'autre », et développe deux concepts importants : celui du visage et celui de la responsabilité.

Le visage est la manifestation d'autrui

Pour Levinas, le visage fait surgir l'autre dans sa vulnérabilité, l'accès au visage est d'emblée éthique. Il déborde la définition que l'on en donne communément : « Ce qui est spécifiquement visage, c'est ce qui ne s'y réduit pas », écrit-il dans *Éthique et Infini*¹. Le visage n'est donc pas la forme du nez,

celle du menton ou la couleur des yeux, c'est la manifestation d'autrui. Le visage me présente le dénuement du pauvre et de l'étranger, mais cette pauvreté et cet exil me visent.

“

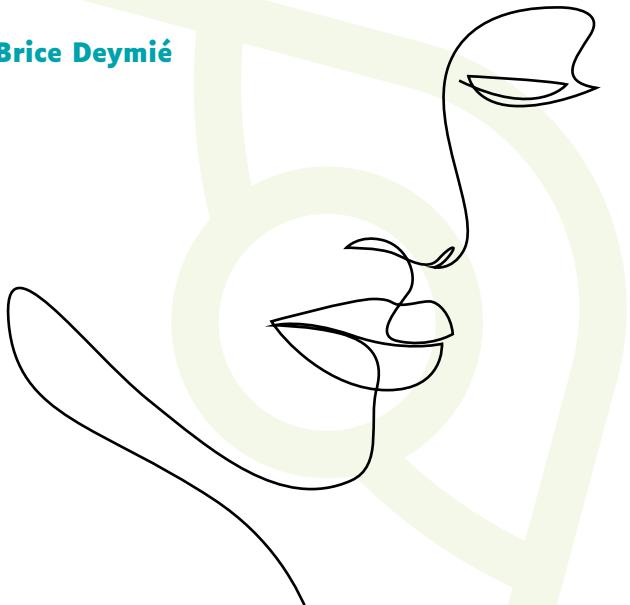
Je suis responsable d'autrui.

”

Le visage ouvre la voie au deuxième concept clé de la philosophie de Levinas, celui de responsabilité. La relation « je-tu » est profondément asymétrique, affirme Levinas, qui appuie sa réflexion sur la phrase de Dostoïevski dans *Les Frères Karamazov* : « *Chacun de nous est coupable devant tous pour tous et pour tout, et moi plus que les autres.* » Lorsqu'un individu prend ou assume des responsabilités vis-à-vis de son prochain, il est généralement convenu qu'il en décide en toute liberté et accepte d'être redevable de sa décision. Cette responsabilité est fondée sur un choix libre et ne porte pas sur ce qui dépasse ce choix. Levinas pousse l'exigence de responsabilité beaucoup plus loin : elle n'est pas un simple choix moral mais une obligation qui précède toute liberté et toute volonté ; elle est infinie, ne repose pas sur un échange mais sur un appel inconditionnel. Je suis responsable d'autrui avant même de me soucier de moi-même.

Même si l'éthique d'Emmanuel Levinas semble difficilement applicable dans sa forme absolue, elle joue un rôle essentiel en offrant un nouvel horizon à nos engagements moraux. Elle repose avant tout sur la reconnaissance de l'autre dans son irréductible altérité.

Brice Deymié



¹ *Éthique et Infini* (dialogues d'Emmanuel Levinas et Philippe Nemo), Paris, Fayard, « L'Espace intérieur », 1982.

L'autre, une figure évolutive

L'autre comme intrus

Depuis la seconde moitié du XIX^e siècle, la France est devenue progressivement une terre d'immigration de travail. Les représentations de l'autre se sont succédé, sur fond de construction nationale de l'idée républicaine mais aussi de montée du nationalisme. Ce thème de l'étranger concurrent des Français dans le travail a été l'un des leviers de la tuerie d'Aigues-Mortes en 1893. La violence est une représentation répandue. La politique extérieure est aussi convoquée : derrière l'autre, il y a le traître, surtout à l'approche de la Première Guerre mondiale, celui qui fait commerce avec l'ennemi et celui qui ne paie pas l'impôt du sang (le service militaire) tout en profitant de la richesse nationale. C'est pour répondre à cela qu'a été adoptée la loi de 1889 donnant accès à la nationalité française à ceux qui sont nés sur le sol français. Enfin, l'usage d'une langue étrangère est considéré comme un obstacle à l'assimilation.

L'autre comme danger

Pendant l'entre-deux-guerres, l'autre est un danger : les thèmes de l'invasion silencieuse, de la dangerosité sociale, politique, sanitaire sont récupérés par le nationalisme d'extrême droite. En 1931, la France compte trois millions d'étrangers (7 % de la population), autant – en proportion – que les États-Unis. Elle est le premier pays d'immigration en Europe. La crise économique suscite une xénophobie virulente. Les coûts et avantages de l'immigration, et la santé, sont régulièrement évoqués par l'extrême droite. Pendant la guerre, des liens forts entre Français et étrangers se construisent dans la résistance autour de l'ennemi nazi tandis que l'extrême droite est discréditée.

Cette rupture se poursuit pendant les Trente Glorieuses (1945-1974). Avec la croissance économique et l'incorporation dans le monde du travail de la classe ouvrière, l'immigré devient un OS (ouvrier spécialisé). Le syndicalisme et les luttes des années 1970 contribuent à unir Français et immigrés dans un même combat.

L'autre comme ennemi

Avec l'essor du regroupement familial lié à la suspension de l'immigration de travail salarié en France en 1974, l'autre apparaît dans la vie quotidienne dans un contexte de crise depuis 1973. Il suscitera les discours sur « l'invasion » (Valéry Giscard d'Estaing), « le bruit et les odeurs » (Jacques Chirac), « les sauvageons »



La couleur de peau introduit une frontière ethnique, distinguant les Français dits d'« origine » et ceux issus de l'immigration.

(Jean-Pierre Chevènement), « la racaille » dont il faut « nettoyer la banlieue au karcher » (Nicolas Sarkozy).

En 1983-1984, l'islam commence à identifier « l'autre ». La révolution en Iran et la montée en puissance des pays du Golfe depuis la crise pétrolière de 1973 ont contribué à donner plus de visibilité à une religion hier cachée. Les « quartiers¹ » deviennent aussi la nouvelle frontière entre « nous » et « les autres ». Peu après la montée du Front national aux municipales de 1983, Le Figaro magazine publie un article de Jean Raspail : « Serons-nous encore Français dans trente ans² ? » L'islam survient comme un défi culturel et un danger sécuritaire. L'autre devient le musulman.

L'autre défini par des frontières multiples

Une autre frontière, institutionnelle, se dessine, celle des extracommunautaires, soumis aux visas, donc parfois sans papiers et interpellés quand ils sont « visibles » (car colorés). La couleur de peau introduit également une frontière ethnique, distinguant Français dits d'« origine » et Français issus de l'immigration, sur laquelle se fondent souvent les discriminations policières³.

Ces images de l'autre tranchent avec l'intégration lente et quotidienne des populations issues de l'immigration, et avec la créativité née de la diversité, manifeste dans la musique, la mode, la littérature, le sport et bien d'autres domaines.

Catherine Wihtol de Wenden,
CNRS (CERI), Paris

¹ Gilles Kepel, *Les Banlieues de l'islam*, Paris, Seuil, 1987.

² Jean Raspail, « Serons-nous encore Français dans trente ans ? », *Le Figaro Magazine*, octobre 1985.

³ Sophie Body-Gendrot, Catherine Wihtol de Wenden, *Police et discriminations. Le tabou français*, Paris, L'Atelier, 2003.

L'autre est un cadeau

Dans les établissements et associations adhérents à la FEP, « l'autre » prend de plus en plus souvent les traits du musulman, qu'il soit accueilli, salarié ou bénévole. Sa pratique religieuse, parfois visible et fervente, bouscule les membres des structures d'accueil. Celles-ci ne sont toutefois pas sans ressource pour recevoir l'altérité culturelle et religieuse.

L'enquête sociologique récemment menée, à la demande de la FEP¹ dans une quinzaine de structures adhérentes montre que la relation à l'autre n'est pas toujours sans friction, et c'est bien normal ! Pour grandir, nous avons aussi besoin de vivre des différends. Mais les situations délicates ne doivent pas occulter les deux grandes tendances observées durant cette enquête : une grande majorité de musulmans, même observants, s'adaptent aux règles des institutions sans chercher à imposer ce qu'ils considèrent comme leurs obligations culturelles ; la plupart des structures procèdent déjà à des aménagements pour faciliter le culte musulman (repas sans viande, allégement des programmes lors du ramadan...).

Le savoir-faire des « reconnaissances de l'autre »

Peu de cas conflictuels, causés par des attitudes délibérément provocatrices de quelques activistes islamistes, ont été relevés. Plus courantes sont les situations de malaise, dues à une mauvaise compréhension de la laïcité ou des crispations identitaires chez des bénévoles non musulmans. Mais

globalement, les trois modes de « reconnaissance de l'autre » qu'avait théorisés Axel Honneth en 1992 sont déjà à l'œuvre. La reconnaissance affective correspond aux valeurs chrétiennes et à l'accueil inconditionnel ; la reconnaissance juridique dépend principalement des lois républicaines ; la reconnaissance solidaire permet d'œuvrer à un projet commun qui transcende les individualités. L'ancrage protestant des établissements et associations, dont certains intègrent pasteurs, aumôniers ou accompagnateurs spirituels, favorise un quatrième mode de reconnaissance : la reconnaissance spirituelle.

Des personnes musulmanes ouvertes au dialogue

Souvent présenté comme une religion exogène, l'islam est en réalité une religion judéo-chrétienne : le Coran ne cesse de se référer à la Bible et à ses prophètes, le culte musulman majoritaire est proche du culte juif orthodoxe, avec une souplesse héritée du message évangélique. De fait, dans les structures enquêtées, les personnes musulmanes participent volontiers aux « moments spi » proposés ; en cas de décès de résidents musulmans dans un Ehpad, des moments d'adieu interconfessionnels sont organisés sans difficulté. Dans des foyers pour personnes en situation de handicap mental, des temps de prière ou de méditation peuvent réunir soignants, bénéficiaires et ministres du culte. Des espaces de prière polyculturels pourraient être partagés entre croyants de différentes traditions.

Autre fait marquant, des personnes musulmanes ferventes sont en demande de discussions sur la foi, les Écritures et les pratiques religieuses chrétiennes. Les ressources religieuses des uns et des autres, souvent peu mobilisées en raison d'une mauvaise compréhension du principe de laïcité, pourraient permettre une meilleure cohésion au sein des structures et favoriser des relations humaines plus riches et profondes.

L'autre musulman n'est ainsi ni menace ni promesse : chrétiens et musulmans ne placent-ils pas leur sauvegarde et leur espérance en Dieu seul ? L'autre est un cadeau, une belle occasion de mieux se connaître soi-même, une invitation à faire preuve de créativité sur le chemin emprunté ensemble.

**Vincent Goulet,
docteur en sociologie**

Les différentes ressources religieuses favorisent des relations humaines riches et profondes.

¹ Voir l'article page 24 sur l'enquête de Vincent Goulet.

Le grand renouvellement

Micheline Bochet-Le Milon est coprésidente du groupe d'amitié islamo-chrétienne (GAIC). Elle rapporte des propos du sociologue François Héran, invité des dernières Semaines de rencontres islamo-chrétaines.

Les migrations perçues comme une menace

Le débat public sur l'immigration est en décalage complet par rapport aux réalités. Il est vrai qu'il y a une accélération des mouvements migratoires qui n'est pas propre à la France mais correspond à une lame de fond mondiale. Dans le monde, l'augmentation des mouvements migratoires est de 62 %, et de 60 % pour l'Europe de l'Ouest. En France, la proportion d'immigrés par rapport à l'ensemble de la population française a évolué faiblement : elle est d'environ 11 %.

Mais la France ne prend pas sa part de la migration. Alors que sa population représente 15 % de la population européenne et 18 % du PIB européen, depuis 2013, la France n'a accueilli que 5 % des demandeurs d'asile en provenance de Syrie et du Proche-Orient et 18 % des demandes d'asile d'origine africaine. Elle a enregistré 38 000 Syriens (il y en a 3,8 millions en Turquie) quand l'Allemagne en a enregistré 770 000, soit vingt-cinq fois plus. On fourvoie l'opinion quand on lui fait croire que notre pays est le plus généreux pour la demande d'asile.

Il est tout aussi faux et trompeur de dire que la France serait rendue plus attractive par un système social et de soins particulièrement généreux qui provoquerait « un appel d'air ». Si tel était le cas, on ne s'explique pas pourquoi les demandes d'asile sont beaucoup plus nombreuses chez nos voisins !

Des lois toujours plus répressives

Depuis 1990, vingt et une lois, chaque fois plus répressives, ont été votées par tous les gouvernements, de droite ou de gauche, sans parvenir même à freiner le nombre d'entrées sur le territoire.

La loi Darmanin, parce qu'elle réduit les possibilités de régularisation pour les personnes, leur impose sept ans de présence préalables – en situation irrégulière, sans avoir officiellement le droit de travailler – et la maîtrise du français, crée des situations inhumaines non conformes aux engagements internationaux que la France s'est engagée à respecter. En ce qui concerne l'immigration par le travail, viser la régularisation zéro aura à coup sûr l'effet inverse de celui recherché, en provoquant une sourde montée du nombre d'irréguliers car le pays ne peut avancer sans cette main-d'œuvre. On



Le brassage des populations progresse, n'en déplaise aux esprits désuets qui rêvent d'une France vierge de tout mélange.

peut espérer que l'assouplissement apporté aux métiers en tension, pour lesquels la régularisation ne dépendra plus du bon vouloir de l'employeur, ne viendra pas se heurter aux pouvoirs conférés aux préfets dans l'examen des demandes, qui rendrait la décision purement discrétionnaire.

Un renouvellement plutôt qu'un remplacement

Sans que les Français en soient conscients, cette réalité est à l'œuvre. La dernière grande enquête conjointe Insee/Ined « Trajectoires et origines 2 » fait apparaître qu'environ un tiers de la population a un lien avec l'immigration sur une, deux ou trois générations mais que 5 % seulement de la population ont quatre grands-parents immigrés, ce qui signifie qu'un brassage s'opère sur deux ou trois générations entre population « native » et « immigrée » par le biais des mariages mixtes.

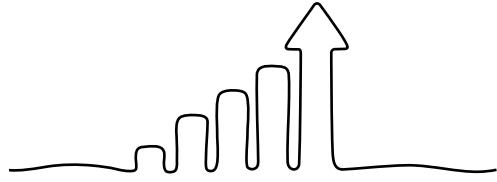
Nous avons suffisamment de données pour pouvoir affirmer tout à la fois que le brassage des populations progresse et que les esprits évoluent dans le même sens, même si des esprits désuets rêvent d'une France vierge de tout mélange.

Notre horizon devrait être non pas le grand remplacement mais le grand renouvellement.

Propos recueillis par **Micheline Bochet-Le Milon**

« Tu n'exploiteras pas l'étranger qui vit dans ton pays et tu ne l'opprimeras pas, car vous avez été vous-mêmes étrangers en Égypte. »

Exode 22.20



Parlons migrations : construire un débat plus apaisé

Marion Cosperec, membre de l'équipe de Destin Commun¹, travaille depuis plus d'un an sur le programme « Parlons migrations », dont est partenaire la FEP. L'objectif ? Mieux comprendre les perceptions des Français quant à l'immigration et identifier des leviers d'action pour une diversité d'acteurs souhaitant (re)construire un dialogue plus apaisé sur ce sujet.

Nous ne sommes pas spécialistes des questions migratoires à proprement parler. Notre travail porte sur les dynamiques de polarisation qui fragmentent la société française. À travers une analyse approfondie de l'opinion, notre objectif est de favoriser la cohésion sociale et renforcer la démocratie. Cette approche nous a conduits à travailler, depuis la création de l'association en 2017, sur le rapport à l'immigration.

Six familles de valeurs

Notre méthodologie, issue de la psychologie sociale, distingue six familles aux visions du monde et systèmes de valeurs cohérents : Militants désabusés, Identitaires, Stabilisateurs, Libéraux optimistes, Attentistes et Laissés-pour-compte. Le programme « Parlons migrations » s'appuie sur cette typologie pour analyser les perceptions de l'immigration, grâce à un travail de recherche approfondi (sondages, entretiens individuels, groupes de discussion...).

Polarisation et ambivalence

Notre recherche révèle que 80 % des Français considèrent qu'il est difficile d'avoir un débat serein sur l'immigration. Cette perception traduit une forme de crispation très présente dans le débat public. Pourtant, ce clivage repose sur une

minorité active : d'un côté, les Identitaires, qui rejettent l'immigration ; de l'autre, les Militants désabusés, défenseurs de la richesse de la diversité culturelle. Entre ces deux pôles, nous avons identifié un « milieu ambivalent », majoritaire, qui exprime des sentiments mêlés : inquiétude, mais aussi compassion et bienveillance.

Un regard nuancé

Soixante et un pour cent des Français considèrent que la France a le devoir moral d'accueillir les personnes migrantes fuyant la guerre, la misère ou la maladie. Ce principe d'hospitalité coexiste avec une forte attente de contrôle des flux migratoires. Par ailleurs, une majorité se déclare favorable à un meilleur accès au travail pour les personnes migrantes, accès perçu comme vecteur d'intégration et antidote à l'idée d'assistanat. D'un autre côté, 55 % des personnes interrogées estiment que l'immigration contribue fortement à l'insécurité.

Les représentations négatives sont particulièrement marquées vis-à-vis des personnes de confession musulmane : 56 % des Français jugent cette religion incompatible avec les valeurs de la société française. Pourtant, quatre sur dix reconnaissent mal connaître l'islam, ce qui rappelle le poids des imaginaires dans la perception de l'altérité.

Une méconnaissance de la réalité

Plus d'un Français sur deux surestime la part des immigrés dans la population française (environ 10 % selon l'Insee). L'image dominante de la personne migrante est un homme isolé, en grande précarité, peu qualifié et en situation irrégulière – une représentation qui rend l'identification difficile et renforce les inquiétudes.

Nos travaux confirment par ailleurs les effets positifs du contact : les Français en lien avec des personnes migrantes ou des environnements culturellement divers sont plus ouverts à l'immigration. Cela rejoint les conclusions de la recherche académique sur la théorie du contact.

Rekräer un dialogue sur l'immigration appelle à privilégier ce qui rassemble plutôt que ce qui divise. Les « pro-immigration », souvent engagés dans le milieu associatif, ont un rôle à jouer dans l'instauration de ce dialogue. Mais se mettre dans une posture d'écoute et d'empathie, laisser les inquiétudes s'exprimer pour les faire évoluer n'est pas toujours aisément lorsque l'il est question d'un sujet qui touche au cœur de nos valeurs et de notre vision du monde. « Parlons migrations » propose une méthode et des clés pour y parvenir.

Marion Cosperec, Destin Commun

¹ Destin Commun est une association française loi 1901, membre du réseau international More in Common, spécialisée dans l'analyse des phénomènes de polarisation et de fragmentation qui fragilisent la démocratie et la cohésion sociale, pour participer à renforcer ce qui nous rassemble, plutôt que ce qui nous divise.

Sortants de prison : la peine après la peine

Marine Tocco est responsable du pôle justice et cohésion sociale des foyers Matter. Situé à Lyon, ce pôle accueille des jeunes migrants, des jeunes en situation de fragilité et des sortants de prison bénéficiant d'un aménagement de peine.

La réinsertion des sortants de prison pose-t-elle des problèmes de voisinage ?

Elle dépend beaucoup des parcours de vie. Le plus souvent, ça se passe bien ; on a rencontré la personne, on sait qu'elle est sérieuse et motivée pour s'en sortir. Côté voisinage, c'est mieux depuis que nous mettons F. Matter sur les portes des appartements que nous sous-louons dans le cadre de l'intermédiation locative. Ça pourrait vouloir dire François Matter, n'est-ce pas ? On trouve des astuces parce que les curieux se renseignaient sur les foyers Matter et suspectaient nos locataires dès qu'il se passait quelque chose.

Quand les voisins savent, ils sont méfiants ?

Oui, tout le monde a des préjugés. Même nous. Quand on rencontre la personne, en général, on ne lit pas les jugements parce qu'on n'accueille pas de la même manière quand on sait. Si elle en parle, on essaie de comprendre avec elle quel était l'environnement au moment du passage à l'acte pour éviter de le reproduire.

C'est pareil pour les voisins. Leur regard sur l'autre change quand ils savent. Même s'il n'est pas une menace pour eux.

La peur est-elle légitime ?

Les prisons ne sont pas remplies que de pédocriminels mais de personnes au parcours de vie fragile et tragique, souvent des jeunes qui sortent de l'aide sociale à l'enfance et ont vécu des situations d'abandon. Ils peuvent être incarcérés à cause d'une conduite en état d'ivresse ou d'un trafic de stupéfiant en récidive, de violences sur un détenteur de l'autorité publique, un conjoint, un copain... La récidive existe, bien sûr, mais l'atteinte aux personnes est rare. Il faut du temps et une prise en charge globale pour déconstruire tout ça. Le logement est la première étape. On les aide à s'approprier leur appartement et à devenir des locataires idéaux pour que tout se passe au mieux.



Un jeune sortant de prison, en compagnie de Nora Bouguerne, chargée de mission logement aux foyers Matter, le jour de l'aménagement dans son nouvel appartement.

La deuxième étape est l'accès à l'emploi ?

En effet, quand c'est envisageable, en partenariat avec France Travail. Certaines anciennes personnes détenues trouvent un emploi, parfois en chantier d'insertion, d'autres font une formation ou du bénévolat : les maraudeuses sont très prisées, ils ont reçu et ils ont envie de donner. Toutes les activités collectives sont bénéfiques : quand on fait de l'escalade sur un mur de glace dans les Alpes, il n'y a plus d'étiquette « sortant de prison » ou « migrant »... mais des hommes, sportifs, téméraires ou prudents...

Comment retrouver un emploi quand on sort de prison ?

On n'est pas obligé de le dire, mais quand il y a un trou de dix ans sur un CV, c'est un peu compliqué. C'est sûr que la détention est un frein : quand les employeurs savent, ça refroidit, ça n'ouvre pas le champ des possibles. La population carcérale en France aujourd'hui a majoritairement un niveau brevet, voire moins ; et pour travailler dans la logistique ou le BTP, personne ne demande un extrait de casier judiciaire. Des personnes détenues, qui ont travaillé en prison, mentionnent parfois ce qu'elles ont fait sans préciser le lieu.

Que préconisez-vous pour changer de regard sur les anciens détenus ?

Il faut voir l'humain derrière l'acte. Je peux comprendre ce qu'il a fait à cause de son parcours. Je ne le juge pas, je ne suis pas supérieure à lui. Je ne sais pas ce que j'aurais fait à sa place si j'avais eu la même vie, le même environnement, la même éducation. Il a droit à une nouvelle chance.

Propos recueillis par Brigitte Martin

Quand les réseaux fracturent le débat

Longtemps perçus comme des espaces de libre expression, les réseaux sociaux sont devenus, en quelques années, le théâtre d'une confrontation permanente. Ce qui devait être un lieu de communication planétaire s'est mué en une *accommunication* continue : l'autre n'est plus un interlocuteur, mais un ennemi.

La polarisation est devenue la norme sur les réseaux sociaux. Non seulement encouragée par les algorithmes, elle est aujourd'hui méthodiquement recherchée. La brutalisation des échanges n'est plus une dérive, mais une stratégie politique. Dans un espace régi par la visibilité plutôt que par la qualité, le scandale devient l'arme centrale de la guerre discursive. Ce qui importe, c'est de choquer, de faire réagir, de générer de l'audience – fût-ce au prix de la vérité ou du respect de l'autre.

La haine banalisée

Chaque fait divers devient le prétexte d'un récit simplificateur. La haine s'attaque à des figures floues – l'étranger, le journaliste, l'élite... – et prospère sur les stéréotypes, la méconnaissance et l'efficacité de sa diffusion. L'autre est une figure travaillée, non pour dialoguer, mais pour s'y opposer et renforcer les assises communautaires. À force de répétitions, l'opinion s'habitue, adhère, et propage. La haine se pare alors d'atours

nobles : elle s'approprie des références historiques valorisées, invoque Jean Moulin ou l'esprit de la Résistance, détourne les symboles pour légitimer ses attaques. Elle se prétend respectueuse, « résistante à la pensée unique », défenseuse d'une vérité que d'autres voudraient censurer.

Dans ce contexte, comment réagir ? Appeler à plus de modération semble illusoire tant les plateformes, de plus en plus opaques, peinent à encadrer les abus. Le récent rachat par Elon Musk de X n'est qu'un des signes de cette tendance. La modération peut-être facilement détournée et pose la question du choix de l'instance capable de modérer. Les débats qui ont encadré, en 2019, la loi Avia en France démontrent la difficulté de cette question.

Faut-il alors s'indigner ? Oui, mais à quel prix ? La parole critique expose à la meute numérique, au cyberharcèlement, à l'épuisement émotionnel. Pour beaucoup, le silence devient une stratégie de survie.

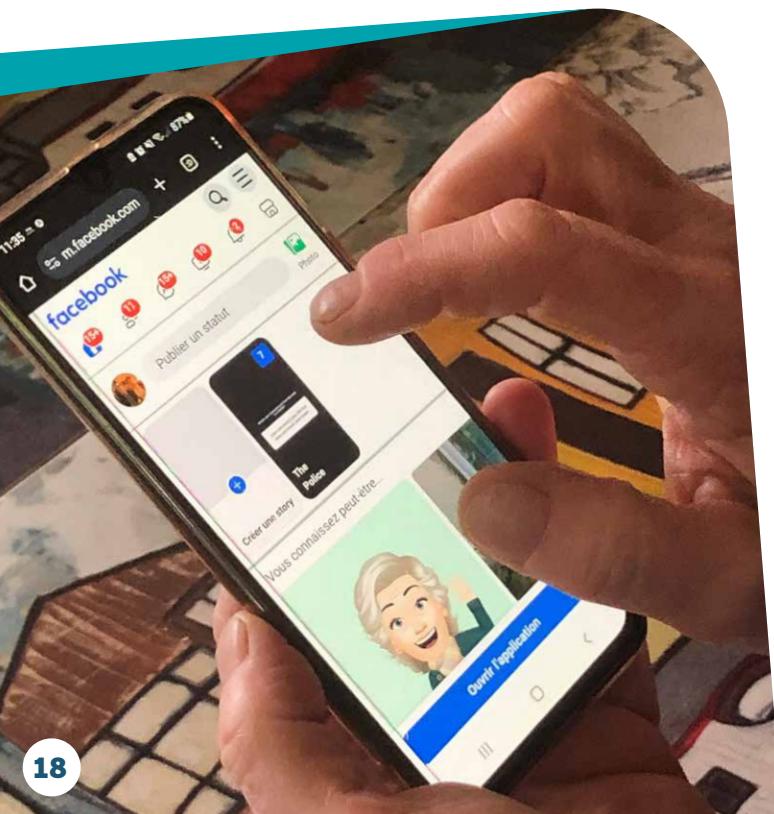
Une nécessaire éducation

Car, derrière la violence numérique, se cache une crise plus large : fatigue démocratique, informationnelle, défiance généralisée... Les réseaux ne sont pas la cause, mais l'amplificateur de ces fractures. Un sursaut démocratique collectif est nécessaire, seule solution possible face à la violence numérique.

Peu à peu, face à la montée des populismes, l'opinion publique se mobilise et la stratégie du scandale s'expose aux yeux de tous. Pour que celle-ci devienne intolérable, l'éducation aux médias est un levier essentiel. Il faut apprendre dès le plus jeune âge – et tout au long de la vie – à repérer les manipulations, à mesurer la portée de nos paroles, à comprendre les effets réels de la violence en ligne. Combien d'utilisateurs, impliqués dans des attaques numériques, affirment ne pas avoir mesuré la gravité de leurs actes ? Le gouvernement a lancé un plan contre le cyberharcèlement à l'école. C'est un premier pas. Mais il est temps que la lutte contre la violence numérique devienne une priorité nationale.

L'utopie d'un web démocratique n'est pas morte. À condition de reconnaître que notre naïveté numérique nourrit sa violence. Il est temps de la combattre, ensemble.

Axel Boursier, LT2D, Cergy Paris Université



3 questions à Sophie Cluzel

Femme politique engagée, ancienne secrétaire d'État chargée des personnes handicapées, Sophie Cluzel accompagne aujourd'hui les organisations dans leur performance sociale et leur responsabilité sociétale.



1

Vingt ans après la loi de 2005, quel regard portez-vous sur l'action publique ?

La loi du 11 février 2005 pour l'égalité des droits et des chances, la participation et la citoyenneté des personnes en situation de handicap portait déjà tout en elle. Quand j'ai rejoint le gouvernement¹, j'ai demandé à être rattachée au Premier ministre afin de travailler à sa mise en application en impliquant chaque ministère dans son domaine de compétences. Engager des actions plutôt que créer des lois.

L'approche interministérielle a opéré un changement radical. Elle a responsabilisé pleinement les acteurs politiques et instauré un réseau de hauts fonctionnaires dédiés à cette question. Plusieurs avancées majeures ont suivi. Ainsi, l'ouverture de droits à vie a permis à de nombreuses personnes de ne plus avoir à prouver leur handicap, parfois chaque année, et d'alléger les démarches administratives. Elle a envoyé un signal de confiance. Le droit de vote des personnes majeures sous tutelle renforce l'accès à la citoyenneté des personnes en situation de handicap. Des mesures en faveur de l'apprentissage ont facilité la formation et l'emploi : le taux de chômage des personnes handicapées est passé de 19 % à 12 % entre 2017 et 2022.

2

Quels freins persistent aujourd'hui à l'inclusion ?

Des progrès ont été réalisés, mais de nombreux défis demeurent. Prenons l'exemple de l'éducation : en comparaison d'autres pays européens, l'école française n'a pas encore pleinement opéré sa mue. Dès la fin des années soixante-dix, certains de nos voisins ont largement développé l'accueil en milieu ordinaire des enfants en situation de handicap, avec des équipements adaptés comme des salles de rééducation intégrées aux écoles. En rendant le

handicap visible dès le plus jeune âge, on change en profondeur le regard de la société.

En France, l'inclusion scolaire a progressé avec le développement des AESH² notamment, mais notre vision demeure compartimentée. Si l'on favorise une unité de lieu, les parcours doivent être adaptés aux différents types de handicap. Cette transformation exige une ingénierie parfois complexe, une forte coopération entre les acteurs et un accompagnement au changement pour dépasser le cloisonnement qui peut subsister entre les professionnels du handicap et les enseignants. Heureusement, des initiatives de collaboration existent déjà et ouvrent la voie à des évolutions positives. Mais il reste du chemin à parcourir.

3

La perception du handicap évolue-t-elle ?

Les Jeux paralympiques ont eu un impact considérable sur l'opinion publique. Ils ont mis en lumière les talents et la détermination des athlètes. Les médias jouent un rôle clé dans cette visibilité. Le cinéma contribue également à faire bouger les lignes : le succès du film *Un p'tit truc en plus* en est un bel exemple.

Dans le monde du travail, des initiatives comme le DuoDay³ affichent aussi des résultats concrets. En 2024, 30 000 duos ont été formés entre une personne en situation de handicap et un professionnel. Mieux encore, 25 % des participants ont décroché un emploi à la suite de cette expérience. D'autres initiatives, nombreuses, participent à cette évolution. Mais pour que ce changement s'ancre durablement, il faut une volonté politique forte et constante afin de continuer à les encourager et les soutenir.

Propos recueillis par Anne-Lise Fontan, déléguée à la communication à la FEP

¹ Sophie Cluzel a été secrétaire d'État chargée des personnes handicapées de 2017 à 2022.

² Accompagnants d'élèves en situation de handicap.

³ Le DuoDay est un dispositif qui crée des duos entre professionnels et personnes en situation de handicap au cours d'une journée immersive.

Accueil du handicap : la France peut mieux faire

Une partie de la population n'a pas un accès facile aux soins : ce sont les plus précaires et les personnes vivant avec un handicap. Comme si le concept de soins était de fait réservé aux plus nantis, tout du moins à ceux qui sont socialisés et reconnus comme tels par l'assurance maladie et les mutuelles. Et aux valides.

Parmi les exclus du soin dans notre pays, et c'est paradoxalement, les personnes qui vivent avec un handicap, pourtant socialisées et assurées, sont les plus pénalisées. Lorsqu'elles sollicitent la médecine libérale ou l'hôpital, près de 30 % d'entre elles ne peuvent accéder aux soins dont elles ont besoin, révèle le questionnaire Handifaction¹. Portée par l'assurance maladie, l'enquête dresse un état des lieux clair et complet de l'accès aux soins des personnes vivant avec un handicap en France.

Un accueil dégradé, un déficit de soins

Deux prétextes sont invoqués pour justifier la réticence de la médecine à l'accueil des personnes en situation de handicap : le manque de temps disponible et l'absence d'équipement adapté. Autrement dit, ces personnes sont soumises à la double peine : leur handicap et le déficit de soins ou d'attention.

Cette situation est aggravée par la soumission de la médecine au diktat de l'économie. La prise en charge se résume à celle de la pathologie en cours au lieu de prendre en compte le terrain sur lequel elle survient. Le médecin libéral et l'hôpital

justifient leur refus en invoquant le coût financier, non remboursé, qui leur sera appliqué. Pourtant certaines institutions, heureusement, contrebalancent cette inégalité si choquante. Quelques hôpitaux accueillent des interprètes professionnels de la langue des signes pour venir en aide aux malentendants ; des équipes pluridisciplinaires médicales et chirurgicales profitent d'une intervention pour coopérer, afin de simplifier l'ensemble des soins médicaux et de les adapter à des pathologies différentes, spécifiques et multiples. Mais ces interventions restent confidentielles, d'autant plus que l'accueil hospitalier s'est dégradé depuis quelques années en raison du déficit d'infirmiers.

Inclusion, le bel exemple de l'Italie

D'autres pays, comme l'Italie, ont pris des mesures en faveur des personnes en situation de handicap beaucoup plus contraignantes pour l'univers du soin. C'est le handicap qui crée la réponse adaptée et non la structure qui décide de cette réponse en raison de ses propres contraintes. L'Italie ouvre un chemin plus généreux et le prouve par exemple par son accueil des enfants porteurs de handicap, du cours préparatoire à l'université, quelles que soient leurs difficultés. Ce droit absolu s'accompagne d'une diminution du nombre d'enfants par classe dans ce cas spécifique : la loi impose qu'il n'y ait pas plus de vingt élèves dans les classes accueillant un enfant handicapé. L'inclusion sans condition des élèves porteurs de handicap rejoue sur l'ensemble de la société. Les classes accueillantes sont un succès pour les enfants accueillis qui gagnent en compétence, mais elles sont aussi profitables aux autres élèves qui les côtoient au quotidien et exercent la solidarité dès leur plus jeune âge. Le handicap est une expérience universelle, facteur de cohésion naturelle, de rassemblement et d'entraide.

L'accueil de la personne vivant avec un handicap est toujours un bénéfice. Il n'y a rien de plus gratifiant pour un groupe que d'être porteur d'inclusion et d'expérimenter le sentiment concret du partage de notre commune humanité.

Didier Sicard, médecin, ancien président du Comité national consultatif d'éthique

◀ Plus de 30% des Français en situation de handicap ne peuvent accéder aux soins dont ils ont besoin.

¹ <https://www.handifaction.fr/>



Transformer la menace en promesse

Ma sœur aînée, Marie-Agnès, est décédée en début d'année. Elle était née, il y a soixante-ans, avec un « petit truc en plus ». Comme beaucoup de personnes atteintes de trisomie 21, Marie-Agnès était une femme pleine de vie, de joie et de force intérieure. Tout au long de son existence, elle a su faire de ses faiblesses une force.

Une richesse hors pair

Le jour des obsèques de Marie-Agnès, l'église était pleine et l'émotion très vive. Tout, dans la célébration et dans cette journée, parlait de la fécondité extraordinaire de sa vie. Les nombreux témoignages se rejoignaient tous sur un point : le rôle décisif que Marie-Agnès avait joué dans la vie de chacun. Elle avait été le ciment de sa famille, le catalyseur de ses différents groupes d'amis, la source de nombreuses vocations et la fondatrice de plusieurs communautés « Foi et lumière ». Ces communautés chrétiennes offrent à des personnes en situation de handicap mental, à leur famille et leurs amis, l'occasion de se rencontrer pour partager leur foi, leur amitié et célébrer la vie.

“
Des enfants comme ça devraient restés cachés !
”

Que de chemin parcouru en soixante ans ! Comment mes parents auraient-ils pu imaginer pareil itinéraire au jour de sa naissance ? Ils avaient à peine vingt-trois ans et venaient de se marier quand un médecin leur a annoncé la nouvelle, sans ménagement : « *Votre fille est trisomique* ». Du jour au lendemain, l'avenir s'était obscurci. Très vite, des oiseaux de mauvais augure leur avaient décrit toutes les difficultés qu'ils auraient à affronter, des médecins leur avaient déconseillé d'avoir d'autres enfants, des passants leur avaient lancé qu'une enfant comme elle devait rester cachée... Cette petite vie fragile qui leur avait été confiée n'était plus une source de joie. Elle était devenue une menace pour eux et pour leurs proches.



Marie-Agnès et son frère Marc. Elle était, avec son petit truc en plus, une bénédiction pour tous ceux qui croisaient sa route.

Le regard inconditionnel d'une grand-mère

Face à toutes ces inquiétudes et ces défis, mes parents avaient cependant pu compter sur la solidité de leur foi. Mais dans les premiers temps, ce qui leur avait été plus précieux encore était le regard d'amour inconditionnel de ma grand-mère maternelle : elle avait su, dès le premier jour, voir en Marie-Agnès un don de Dieu. Ce regard a soutenu et fortifié mes parents mais aussi Marie-Agnès. Accueillie et aimée sans condition par ses parents et sa grand-mère, ma sœur avait pu prendre sa place et devenir une bénédiction pour toutes celles et ceux qui allaient croiser sa route.

Mes parents, de leur côté, ont eu suffisamment de foi en la vie pour accueillir cinq autres enfants dans leur foyer. Marie-Agnès est ainsi devenue l'aînée d'une famille nombreuse, exerçant auprès de ses frères et sœur ses responsabilités avec beaucoup de conscience... et d'autorité ! Nous avons reçu d'elle de très nombreuses leçons de vie qui nous soutiennent encore aujourd'hui.

Pour ma part, je rends grâce chaque jour pour l'exemple de vie que m'ont transmis mes parents et Marie-Agnès. Assurément, l'amour du prochain et la confiance en Dieu ont le pouvoir de transformer toute menace en promesse.

Marc de Maistre, Frère de Jésus Serviteur, responsable de la pastorale des personnes handicapées de Seine-et-Marne

Affronter la menace au risque de la tempête

Dans la vie, tout engagement commence par une démarche audacieuse, un acte de foi qui nous pousse à sortir de notre zone de confort. Cependant, ce voyage initiatique n'est pas sans obstacles.

Parfois, nous fonçons tête baissée puis nous retrouvons confrontés aux doutes et aux craintes qui peuvent nous faire sombrer. Il y a là une tension entre l'élan de foi et la menace de la tempête. Nous pouvons nous inspirer d'une scène des Évangiles où Pierre, après avoir marché sur l'eau vers Jésus, doit faire face à ses peurs et à la réalité de sa fragilité humaine.

De l'audace à la menace

L'histoire de Pierre marchant sur les eaux vers Jésus, relatée dans l'Évangile de Matthieu¹, est emblématique de ce phénomène. Dans un premier temps, Pierre fait preuve d'une grande audace en répondant à l'appel de Jésus. Il quitte la sécurité de la barque, cette zone familière, pour s'aventurer sur les eaux agitées. Ce geste représente un acte de foi, mais aussi une prise de risque. Pierre, comme nous, ose défier les éléments, oubliant parfois le contexte dans lequel il se trouve, oubliant peut-être même la nature de l'équipage avec lequel il a embarqué pour ce voyage.

Mais à mesure qu'il s'éloigne de la barque, l'apôtre perçoit la menace de la tempête. La mer houleuse, la force des vagues et l'ampleur du vent éveillent en lui la peur. Il doute de ses capacités, et ce doute est amplifié par son isolement. L'adrénaline du début de l'aventure cède la place à la terreur, et le sentiment de faiblesse envahit Pierre. Cette crainte de ne pas avoir les ressources pour affronter seul les éléments est, à bien des égards, une expérience universelle.

Un second départ sous le signe du renouveau

Au moment où Pierre commence à sombrer, il n'abandonne cependant pas. Il pourrait se laisser terrasser par sa frayeur, se retrancher dans la honte ou la frustration de ne pas avoir réussi. Au contraire, Pierre tend une main vers Jésus qui s'en empare pour le sauver. Dans ce moment de grande vulnérabilité, Jésus n'abandonne pas Pierre.

“ Ce retour vers la barque n'est pas un échec. ”

Ce retour vers la barque n'est pas un échec. Au contraire, il symbolise une réintégration dans une communauté. Pierre n'est plus seul, mais il retrouve ses compagnons, ceux qui ont traversé avec lui cette épreuve. Il revient à un point de départ qui est aussi un lieu de renouveau. En revenant dans la barque, Pierre accepte ses limites humaines. Il reconnaît que son engagement, aussi noble soit-il, doit être assumé avec l'aide de Dieu et de ceux qui partagent le même but.

Au nom d'un accueil inconditionnel, nous faisons souvent preuve d'audace. Mais quand l'autre nous confronte à nos peurs et nos limites, nous déstabilise, il devient menace. Je crois que notre ressenti peut faillir et que l'autre, en apparence menaçant, renferme bien des promesses.

L'histoire de Pierre nous invite à réfléchir à la manière dont nous affrontons nos défis. Accueillir l'autre, c'est oser prendre un risque, quitter notre zone de confort et progresser. Mais notre audace, même si elle est fondée sur la foi, ne nous épargne ni les difficultés ni les incompréhensions. Lorsqu'elles surgissent, nous pouvons céder à la peur et renoncer. Ou choisir de faire la part des choses entre notre ressenti, nos émotions, et la réalité.

La tempête n'est jamais aussi menaçante que lorsque nous l'affrontons seuls. À l'image de Pierre, rappelons-nous que la main tendue de Dieu et le soutien de notre entourage sont essentiels pour relever nos plus grands défis.

Françoise Caron, présidente des Associations familiales protestantes

¹ Matthieu 14.22-33.

Objectif inclusion pour les EEUf

Une association ouverte « à tous, sans distinction sociale, politique ou confessionnelle », c'est ainsi que se définissent les Éclaireuses et Éclaireurs Unionistes de France. Ce principe est une condition nécessaire mais pas suffisante à la vie du mouvement. Il s'inscrit dans un ensemble de convictions et d'actions qui rendent effective cette « ouverture » et nous invitent à agir pour l'inclusion concrète des enfants et des jeunes qui nous sont confiés, mais aussi des bénévoles qui s'engagent.

Après les premières activités scoutes au Royaume-Uni en 1907, c'est dans des institutions et Églises engagées dans le christianisme social qu'apparaît le scoutisme pour les jeunes garçons en France. Très vite, à l'initiative de jeunes filles, les éclaireuses s'organisent et fondent une fédération pluri-convictionnelle. Cette volonté originelle d'apporter une éducation, complémentaire à l'école et à la famille, à des enfants de toutes classes sociales demeure au cœur du projet de la grande majorité des associations de scoutisme en France.

L'autre est une force

L'ouverture à tous et toutes, explicitée dans de nombreux textes structurants de l'association, répond à une obligation réglementaire liée à notre agrément de jeunesse et d'éducation populaire, attribué dès 1945. Elle nous incite à accueillir sans discriminer. Pour autant, si l'ouverture se décrète, nous faisons le choix, parce que nous sommes éclaireuses et éclaireurs, d'aller vers l'autre et d'emprunter le chemin de l'inclusion.

En faisant vivre les enfants ensemble, nous leur permettons de comprendre que l'autre est une force et que la différence permet de grandir. Nous vivons également notre attachement au protestantisme comme un moyen d'éduquer à la liberté de conscience. Nous espérons que notre méthode scoute unioniste rend les enfants et les jeunes capables d'agir pour transformer la société afin qu'elle devienne plus démocratique et solidaire.

Les projets des équipes aînées (16 à 19 ans) sont très souvent tournés vers la solidarité et l'action sociale, dans un cadre international ou local. En partenariat avec des associations diverses, ces projets offrent aux jeunes de s'engager concrètement dans le monde.



Les Éclaireuses et Éclaireurs Unionistes de France sont ouverts à tous, sans condition.

L'inclusion nécessite des efforts

Nous affirmons dans notre projet éducatif, adopté en 2024, que « nous agissons en faveur de l'inclusion de tous et toutes en tenant compte de leurs capacités, handicaps, croyances, genre, orientation sexuelle, apparence, couleur de peau ou de leur origine sociale ». Il s'agit de belles pistes de travail mais, au-delà des mots, la réalité de l'inclusion nécessite de notre part le plus grand effort.

Ces bonnes pratiques et sources de satisfaction ne doivent pas masquer ce qu'il nous reste à accomplir. Le constat de notre dernière étude sociologique de 2017 est sans appel : les familles membres de l'association sont très majoritairement traditionnelles, urbaines, aisées, de culture protestante et de parents issus du scoutisme unioniste. Si notre association est ouverte par principe, elle peine à atteindre de nouveaux publics. Les perspectives d'évolution ne manquent pas. Plusieurs groupes de bénévoles travaillent activement à l'évaluation des freins, oppressions ou discriminations à l'œuvre, malgré nous, et à la création d'outils pédagogiques pour y remédier.

À l'heure où certains essaient d'effacer les mots « diversité » et « inclusion » pour mieux faire disparaître les efforts de solidarité qui y sont attachés, nous devons plus que jamais œuvrer ensemble pour l'éducation.

Paul Manguy, administrateur des Éclaireuses et Éclaireurs Unionistes de France

“Occupez-vous des autres comme le Christ a pris soin de vous, et ceci, pour la gloire de Dieu.

Romains 15.7

Prendre en compte la diversité religieuse

L'enquête de Vincent Goulet relate l'accueil des personnes musulmanes dans les associations et établissements membres de la Fédération de l'Entraide Protestante.

Comment les associations membres de la FEP, qui pratiquent un accueil inconditionnel, s'adaptent-elles aux différentes confessions et en particulier à la religion musulmane ? Comment reçoivent-elles des demandes spécifiques, parfois délicates, tout en restant fidèles à leurs valeurs et à la laïcité ? Ces questions peuvent représenter un défi, les amener à s'interroger sur leurs pratiques, leurs repères, et parfois même l'identité de leurs associations. C'est pourquoi la FEP a souhaité réaliser une enquête sociologique de terrain, qu'elle a confiée au chercheur Vincent Goulet.

Entre mars 2023 et avril 2024, une enquête-action a ainsi été menée dans une quinzaine d'associations de tous les secteurs sociaux, médico-sociaux et sanitaires, sous forme d'entretiens avec des salariés, personnels, accompagnateurs spirituels et aumôniers, bénévoles, résidents. Les établissements et associations visés par l'enquête recevaient des enfants, des jeunes, des personnes en situation de handicap, des migrants, des personnes âgées, des personnes vulnérables.

De cette initiative est né un livret. Il présente une synthèse précieuse des résultats de l'enquête, de nombreux verbatims, témoignages et exemples concrets, et surtout, treize fiches pratiques. Outils de réflexion bienvenus, elles proposent des pistes d'action et permettent de mieux comprendre l'islam (ramadan, alimentation, port du foulard, par exemple), mais aussi les grands principes de la laïcité, de la neutralité, ainsi que les dynamiques interculturelles et interreligieuses.

Commander la version papier du livret :
<https://forms.gle/7SbncA4Ao5HvcGkG7>

Retrouver le guide sur le site:



Cette publication aidera sans aucun doute les équipes à établir des ponts entre les convictions personnelles, l'identité protestante des établissements et la reconnaissance des autres cultures et religions.

L'évocation et les comptes rendus de maints entretiens rendent le sujet vivant et l'ancrent dans la réalité. La diversité religieuse interpelle, invite à rencontrer l'autre, à s'adapter et parfois à revoir ses pratiques pour continuer à cheminer ensemble. Les réponses données sont souvent uniques, spécifiques, tout comme le sont les établissements et les personnes qui les fréquentent.

Élisabeth Walbaum, déléguée à la réflexion et l'animation spirituelles à la FEP

Eurodiaconia, trois jours pour valoriser le travail diaconal

Après Helsinki l'an dernier et Bucarest en 2023, c'est dans le bel Enclos Rey parisien que le meeting annuel d'Eurodiaconia, coorganisé par la Fédération de l'Entraide Protestante, a eu lieu du 2 au 4 avril 2025.

Eurodiaconia, c'est un réseau européen d'une soixantaine d'Églises et organisations chrétiennes engagées dans l'aide sociale ou médico-sociale. Unies par leur foi chrétienne, toutes ont à cœur d'œuvrer pour la justice sociale au bénéfice des plus vulnérables. J'ai appris que *Diakonia* signifie « service » en grec, et qui dit service dit engagement. C'est parce que chaque personne a de la valeur aux yeux de Dieu que l'ONG, créée en 1997, lutte contre les inégalités, la pauvreté et l'exclusion pour offrir aux plus démunis des services sociaux et de santé de qualité.

Une ambiance fraternelle

Entre les escapades touristiques et les *study visits* au Foyer de Grenelle, au Diafrat, au Palais de la femme ou encore au CASP¹, cent quinze participants, grecs, hollandais, écossais, finlandais, allemands, italiens, serbes, ukrainiens... se sont côtoyés dans une joyeuse fraternité trois jours durant. Orientée vers la mesure de l'impact social des organisations diaconales et une meilleure communication sur leur contribution, la rencontre proposait des tables rondes et des ateliers tous plus enrichissants les uns que les autres. Ici, on a exploré les principes de la mesure d'impact et repéré les indicateurs appropriés. Là, on a évoqué l'impact économique et le retour social sur investissement. Il a aussi été question de répertorier les outils de mesure, d'identifier le rôle de l'intelligence artificielle dans la collecte et l'analyse des données, d'impliquer les personnes accompagnées, de pallier le déclin du personnel soignant et des financements publics, d'élaborer des stratégies pour renforcer la collaboration avec les pouvoirs publics et la société civile et obtenir des soutiens politiques avec, à la clé, des financements.

Des avancées tangibles

Dans tous les groupes, les participants ont allègrement pris part aux discussions, comparé leurs expériences avec passion, abordé librement les liens



▲
Olli Holmström, président d'Eurodiaconia et Heather Roy, secrétaire générale, ont chaleureusement remercié la Fédération de l'Entraide Protestante pour l'organisation sans faille de la rencontre annuelle de l'ONG à Paris.

entre investissements financiers et démonstration de la valeur de leurs services. Très créatifs, ils ont réfléchi ensemble à leurs pratiques et conçu, au fil des heures, des stratégies avant-gardistes pour maximiser leur impact social et relever les défis à venir. « *Nous avons été inspirés par la profondeur des discussions et l'esprit de collaboration qui ont imprégné l'événement* », confie un participant.

J'ai adoré les *holy stories* d'Astrid, la *thank you letter* de Donal, le *straight talk* d'Isabelle, le *british accent* d'Andreas... mais aussi la table ronde avec Mia Nilson, secrétaire générale de Hela Människan (Suède) et Olivier de Schutter, rapporteur spécial des Nations Unies pour l'extrême pauvreté. Pour la première, la santé existentielle est la clé du bien-être. Pour le second, il faut arrêter de considérer la pauvreté comme le résultat d'une croissance économique insuffisante. « *Notre économie est devenue obèse et nous devons nous concentrer sur le bien-être plutôt que sur les revenus et l'expansion des possibilités de consommation matérielle. C'est vital !* »

Les organisations diaconales et les Églises apportent une vraie plus-value dans la prise en charge des personnes en difficulté. Leur foi palpable et leurs activités inspirées par l'amour façonnent leur engagement social. Elles ont beaucoup à nous apprendre. C'est quand (et où) le prochain *annual general meeting* d'Eurodiaconia ?

Brigitte Martin

¹ Centre d'action sociale protestant

Leur parole nous éclaire

Quand on se coupe, c'est rouge pour tout le monde

Je m'appelle Mireille, je suis au Sonnenhof depuis huit ans. Je me plais ici, même si c'était mieux dans ma maison.

Quand mon mari est décédé, j'ai eu un choc, je suis tombée dans le coma et j'ai été paralysée. Au Sonnenhof, j'ai recommencé à marcher et à faire du sport – de la marche nordique, du tir à l'arc. Je ne serais plus capable aujourd'hui d'avoir ma maison, d'entretenir un jardin. C'est une bonne solution ici, d'autant que ma sœur est au Stricker¹.

Maintenant, j'ai un studio. C'était important pour moi, j'avais besoin d'avoir mon chez-moi, mon intimité, de ne pas être toujours à nettoyer derrière les autres. Je suis bien au Sonnenhof, je ne me plains pas, il y a beaucoup de personnes que j'apprécie, des résidents et des éducateurs. J'ai la tranquillité, je regarde la télé quand ça me chante ; si j'ai envie de boire un café, je bois un café ; si j'ai envie de manger du chocolat, je mange du chocolat. Je suis autonome. C'est la liberté, j'avais plus envie d'être en colocation, j'ai cinquante-trois ans et j'ai passé l'âge des gamineries.

Je vais voir les autres résidents quand je le souhaite, pour discuter, rigoler, faire des jeux de société. À 16 h 30, quand ceux qui travaillent prennent leur petite collation au bar, je suis présente. Il y a des jeunes qui m'appellent maman, ça me fait un peu bizarre. Nous sommes dans un institut, ce sont des adultes, je ne suis pas là pour être leur maman, je suis pareille qu'eux, une résidente. Je leur dis mais ils continuent, ça leur fait plaisir.

Je vais à l'aumônerie chaque fois qu'il y a un culte ou un spectacle, sauf si j'ai un rendez-vous ou un contre-temps. Je suis croyante, c'est important pour moi. Je suis catholique mais c'est le même Dieu et ça me fait du bien. J'ai vécu beaucoup de choses : en 1986, j'ai eu une leucémie, le médecin spécialiste en hématologie m'a dit que c'était ma dernière heure. Ça m'a fait peur et je me suis mise dans la religion parce que j'avais peur de mourir.



Certes, tout le monde y passe mais ça me donne le courage, la force, je sais où je vais après. C'est important de prier, je prie toute seule ou avec les autres.

J'ai sept enfants, quatre en Alsace et trois à Toulouse. C'est moi qui vais les voir, j'étais en février à Toulouse, j'y ai passé trois semaines, j'ai pris un vol pas cher. J'ai vingt-cinq petits-enfants, la famille s'agrandit, je m'y retrouve encore. Je ne veux pas que mes enfants viennent me voir ici parce qu'ils risqueraient de le prendre mal de voir les personnes en situation de handicap. J'ai peur de leur réaction, qu'ils me disent : « Qu'est-ce que tu fous là ? C'est pas un endroit pour toi ! » Mais c'est un endroit qui m'aide à avancer et où je me sens protégée, c'est moi qui décide, c'est pas mes enfants.

J'adore le bricolage, je fais des bracelets en perles, des coloriages, du tricot. Si on me demande, je peux faire une crèche ou des jeux de dames en carton, pour le plaisir. J'ai toujours aimé ça, quand j'étais petite, je dessinais beaucoup. J'ai tricoté mon premier pull-over à treize ans, il était trop grand ; je fais des cache-oreilles, des bonnets.

Je peux voir régulièrement ma sœur qui est là. Elle est handicapée depuis toute petite, elle a grandi au Sonnenhof. Les week-ends et pendant les grandes vacances, elle venait chez ma maman et on était ensemble. On s'est toujours très bien entendues. Elle compte beaucoup pour moi. Je venais lui rendre visite ici, je voyais les gens, ça ne m'a jamais choquée. Moi, j'accepte les personnes telles qu'elles sont. On est tous pareils, on est tous égaux, on a tous un cœur, une tête, un cerveau, qui malheureusement fonctionne parfois moins bien. Pour moi, on est tous des frères et sœurs, peu importent le handicap, physique ou mental, la maladie, la couleur, c'est pareil, on doit s'aimer et se respecter. Quand on se coupe, c'est rouge pour tout le monde. Comme je dis toujours, le soleil brille pour tous.

Propos recueillis par Brigitte Martin

¹ Le Stricker est un foyer d'accueil médicalisé du site de Bischwiller.



Comprendre et lutter contre les violences en protestantisme
Collectif, sous la direction de la Fédération protestante de France, Éditions Bibli'O, 2025

En 2023, la Fédération protestante de France avait lancé une vaste enquête. L'objectif : établir des chiffres sur les violences vécues dans les milieux protestants. Le résultat n'a rien eu d'étonnant : à l'instar du reste de la société, les protestants n'échappent pas aux violences au sein de leurs communautés respectives.

Le livre *Comprendre et lutter contre les violences en protestantisme* s'inscrit dans une démarche de prévention et de lutte contre les violences dans les communautés protestantes.

L'ouvrage est divisé en plusieurs chapitres. Chacun aborde un thème différent et propose un angle de réflexion sur une forme spécifique de violences : les violences conjugales ou sexistes et sexuelles bien sûr, mais aussi les violences psy-

chiques, ou encore les violences spirituelles. Plus de trois cents pages de réflexions, de clés de compréhension, d'aides pour apprendre à déceler, discerner, comprendre pour combattre les violences dans les Églises.

Le chapitre signé Nathalie Gonzalez met en avant les violences conjugales. Sage-femme et sexologue, elle sensibilise les milieux protestants à la problématique depuis de nombreuses années. L'auteur nous donne de nombreux outils, à la fois pour repérer les violences dans le quotidien et dans les Églises, mais aussi pour nous rendre capables de recueillir la parole des victimes.

Nous voici ainsi tous concernés : pasteurs, membres d'Églises mais aussi non-croyants. L'absence de termes complexes attachés au vocabulaire religieux rend le propos très accessible et nous offre une porte d'entrée pour mieux comprendre les nuances propres au protestantisme. L'initiative est essentielle et bien structurée. Reste aux Églises et autres institutions protestantes à s'en saisir afin d'accompagner les victimes de violences et d'en réduire le nombre.

Raphaël Warney



**Dayspring MacLeod,
10 femmes qui ont surmonté
leur passé**
Éditions Vida, 2024

Que ce soit la quête d'identité sexuelle, un mariage difficile, un divorce, le célibat, le défi du pardon ou encore la crainte des hommes... la vie nous impose ses difficultés. Mais comment les traverser ? Quel espoir entretenir au cœur des luttes et des souffrances ?

Ce livre est un encouragement, une invitation à remettre à Dieu ce qui nous pèse, nos fardeaux, nos limitations, nos péchés, nos traumatismes. Il nous donnera un avenir et une espérance.

À travers ces récits de vie de femmes comme Corrie ten Boom ou Susannah Spurgeon, l'auteure nous montre qu'il est possible de surmonter son passé. La grâce est encore disponible, qu'importe notre parcours de vie. Dans nos fai-blesses, Dieu se glorifie.

L'atout de ce livre est son côté pratique : l'auteure apporte une réflexion sur chacun des témoi-

gnages, et propose des applications concrètes : « Comment porter du fruit dans cette situation ? » Des questions personnelles, à la fin de chaque chapitre, nous permettent de nous apprivoier des points clés et de les appliquer au regard de notre situation.

Le temps de l'épreuve est une période que nous ne recherchons pas ; au contraire, nous aimerais bien être épargnés ! Mais une chose mérite notre attention : cette saison est utilisée par Jésus pour travailler notre caractère. L'épreuve nous rapproche de lui et des vérités transmises dans sa Parole. La souffrance nous façonne, nous épure, nous fait grandir et nous rend libres. Nous sommes transformés à son image. Faisons-lui confiance !

Ce livre est à la fois varié par les sujets qu'il aborde et pertinent dans les applications pratiques qu'il recense. Ces récits sont autant de traits de lumière dans l'obscurité qui reflètent la victoire possible en Jésus-Christ. Dayspring MacLeod nous offre un premier aperçu précieux sur des sujets complexes. Il nous appartient de les explorer en profondeur pour aller plus loin.

Lionel Couret, Librairie CLC, 24, avenue de La Marseillaise, Strasbourg

Le portrait

Pap Ndiaye

Pap Ndiaye est représentant permanent de la France auprès du Conseil de l'Europe. Docteur en histoire, l'ancien ministre de l'Éducation nationale et de la Jeunesse est aussi professeur à l'Institut d'études politiques de Paris.

C'est dans le joli salon rouge de son bureau de la villa Oppenheimer, à Strasbourg, que Pap Ndiaye m'accueille. Costume anthracite et cravate émeraude, l'ambassadeur est souriant et courtois. Pap Ndiaye est né à Antony en 1965 d'une mère française, enseignante, et d'un père sénégalais, ingénieur. Après un parcours scolaire sans faute, il a intégré l'École normale supérieure de Saint-Cloud.

À l'école maternelle déjà, Pap Ndiaye a conscience d'être « *un peu différent* ». Plus tard, il comprend qu'il éveille la curiosité : « *Vous venez d'où ?* » ; puis souvent, avec insistance : « *Mais vous venez d'où, vraiment ?* » Pap Ndiaye ne se formalise pas, au contraire, « *ça m'a plutôt donné de la force et l'envie de me battre pour atteindre mes objectifs* ». Pas question toutefois de considérer ces intrusions comme normales, d'autres personnes dans des situations moins confortables pourraient évidemment en pâtir. « *Je ne suis pas représentatif ; si j'étais chauffeur-livreur, ce serait différent* », reconnaît-il.

Lorsqu'il est nommé à l'Éducation nationale et la Jeunesse, les commentaires désobligeants fusent. Le ministre les ignore. Les Français n'hésitent plus à exprimer ouvertement leurs opinions racistes, les conversations de bistrot s'exportent dans la rue, légitimées par les médias. Plus insidieux, difficile à caractériser et à combattre, le racisme structurel, explique Pap Ndiaye, barre l'accès aux écoles prestigieuses et à certains emplois à toute une frange de la population. Il aveugle les élites politiques et les bonnes volontés. La prise de conscience passe par des formes de visibilité dans l'espace public, il faut des pionniers courageux prêts à rompre le silence, dénoncer les stratégies d'exclusion et entraîner dans leur sillage une multitude de témoins.

La condition noire évoquée par Pap Ndiaye en 2009¹, une condition « *qui s'impose aux personnes considérées comme noires* »



indépendamment de leur volonté », reste d'actualité. S'il est vrai que la lutte contre les discriminations est désormais plus institutionnelle, portée par le Défenseur des droits, on parle beaucoup moins de diversité aujourd'hui, au gouvernement comme dans les entreprises, remarque l'ambassadeur. C'est parce qu'il est très sensible à l'injustice faites aux personnes – femmes, LGBT et « *non blancs* » confondus – qu'il lutte pour les minorités, « *l'injustice m'est insupportable, en cela je suis un bon républicain* ».

Pap Ndiaye prône la mixité scolaire et sociale. Elle est garante de progrès. Plus elle est grande, meilleurs sont les résultats des élèves, en témoignent les expérimentations probantes menées à Toulouse et à Paris avec la redistribution de la carte scolaire pour les lycées. L'ancien ministre considère que la laïcité est mal comprise. La loi de 2004 est claire qui interdit le port de signes ou tenues manifestant une appartenance religieuse. Le dispositif ne doit pas être étendu à d'autres espaces publics. « *Les débats sur la laïcité ne datent pas d'hier. La question de l'islam occupe davantage l'opinion que la lutte contre les inégalités scolaires !* »

Pap Ndiaye invite ceux qui considèrent l'autre comme une menace à se rapprocher de lui pour le connaître. L'ignorance est le premier carburant de la peur. L'autre avec qui je suis en contact, à l'école, sur mon lieu de travail, dans une association, à l'Église... n'est pas si autre que ça en réalité. Il est très proche de moi et me ressemble étrangement. « *Les points de différence qui apparaissaient si marquants s'éclipsent. La connaissance mène à l'universalité. On est fondamentalement les mêmes.* »

Brigitte Martin

¹ Pap Ndiaye, *La condition noire*, essai sur une minorité française, Paris, Gallimard, Folio, 2009.